

# EXCELSIOR

## Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois)  
France... En un, 35 fr. 6 mois, 48 fr. 3 mois, 40 fr.  
Étranger : En un, 70 fr. 6 mois, 88 fr. 3 mois, 80 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

### TROPHÉES



CANON ALLEMAND DE 150 CONDUIT VERS L'ARRIÈRE



DEUX CANONS EN BOIS



CANON DE 105 COURT



CANONS DE 150 COURT



CANON DE 57

85 canons, une centaine de mitrailleuses, 26 minenwerfer, plus de 12.000 prisonniers : tel est — sans tenir compte d'un matériel considérable — le bilan des premières semaines de notre offensive sur la Somme. La reprise de l'attaque, dans la journée d'aujourd'hui, nous a permis, tout en conquérant de nouvelles positions, d'ajouter encore à ce magnifique butin.

(Cliché Section photographique de l'armée.)

# RELIGIO DEPOPULATA

C'est un délicieux village français, comme vous en connaissez tous, un village de du Bellay ou de Ronsard, doux et clair. Il domine une pimpante vallée, au fond de laquelle court un eau vive. Sa petite église est ancienne, étroite, fraîche en été. Elle possède encore un vieux vitrail, encadré d'un large plomb écaillé, où l'on voit, massacrés et gisants, des innocents aux gestes raides. La chaire est de style moderne, avec un ange en chocolat qui joue de la terrible trompette... *tuba mirum...* A côté, l'école de pierre blanche, où bourdonnent les voix des enfants roulant les r et prononçant les o très ouverts, selon la coutume du pays. Plus loin l'auberge, d'une propreté méticuleuse, tenue par une très ancienne bonne femme en bonnet, Mme Clainchois. Au milieu de la salle, blanchie à la chaux, il y a un billard usé et dépeccé sur lequel, le dimanche, s'écriaient les gars du patelin, à côté de rangées de bouteilles d'un vin pétillant, d'assiettes garnies de fromage de chèvre. C'était, ici, le pays sans alcool ni industrie dégradante; le pays de la bonne humeur, des nombreuses familles, de la bienveillance malicieuse. Un autre distraction, très suivie, c'était le Stand, société de tir au fusil de guerre, dont faisaient partie jeunes et vieux et que présidait un ancien de 1870, cassé, vuide, poussiéreux comme un arbre de la route, mais décoré de la médaille militaire: le père Lapereau. Il était amusant d'entendre, pendant les démonstrations suivies de constatations sévères, le jacassement des gracieuses filles aux yeux gris ou bleus, qui riaient à cœur du beau temps et de la vie longue et blanche devant elles aussi qu'une route de leur pays.

Soudain, il y a deux ans, le bruit courut, apporté par les journaux, commenté par les anciens, que l'Autriche avait envoyé un « multimalum » à la Serbie. Chose dangereuse, ce « multimalum », puisque la guerre pouvait en sortir. Je vis le village à ce moment-là. Les femmes, inquiètes sur le pas des portes, murmuraient en hochant la tête: « C'est pou les Serbe. » Interrogé, en ma qualité de « monsieur » de la ville, je dus répondre que, en effet, la situation était sérieuse. Puis, dans la journée du fameux dimanche, ce fut le grand coup: l'affiche de mobilisation apposée, l'affiche de gloire et de deuil, portant, dans son texte impérial et nu, autant de larmes que la fatalité antique, avec la mention « extrême urgence ».

Le lendemain, c'était l'universel déchirement: les vieux bras serrés autour des jeunes cous, brunis par le soleil; les larmes avouées, coulant comme des fontaines; les larmes contenues, dissimulées dans un bruit sourd de la gorge, le tremblement des épaules voûtées. Les adieux se faisaient devant l'église, sous la projection du saint peu chomé qui a baptisé le village. En se retournant, dans la vallée, les parlants voyaient les mouchoirs de couleur qui s'agitaient: « A bientôt, mon pauvre petit: à bientôt, après la victoire! »

Car, dans cette contrée brave et fidèle, comme, d'ailleurs, dans la France entière, personne ne doutait de la victoire. La lenteur des travaux de la terre supprime la durée. C'était la vieille histoire de quarante-quatre ans auparavant qui continuait, voilà tout. Elle serait menée rondement, et comme il faut, par les fils de ceux qui avaient une revanche à prendre et un prestige à reconquérir. L'âme guerrière d'un grand peuple pacifique venait de se réveiller brusquement. En même temps la générosité, annonciatrice de l'héroïsme, sortait, gaspillant ses trésors, de ceux chez qui on l'attendait le moins. Quelques jours plus tard, à la gare, distante de trois kilomètres, le père Guépe, vigneron lamenteux à la ronde, d'une sordide avarice, qui mange ses pommes pourries, fait son pain et son huile lui-même, le père Guépe donnait par rasades son vin précieux à boire aux soldats, ruisselants de sueur et d'enthousiasme! La vue de ce renversant prodige ne semblait pas émouvoir les spectateurs. Comme je félicitais ce Grandet, moins épique que l'autre, en bras de chemise et gilet marron, — un gilet de 1869, rapiécé tous les dix ans, — il me répondit sans raideur: « Que voulez-vous, ces petits-là ont chaud, et c'est une grande affaire qui commence. »

Vous l'avouerez-je? L'année dernière, à pareille époque, je n'ai pas osé retourner au village. On m'avait à moitié rassuré en m'affirmant que Madame la Mort n'avait pas trop fauché de ce côté-là.

Cette année, j'ai voulu savoir. Je suis allé au village, un dimanche, par beau temps. Toute la nature était en place, mais pathétiquement silencieuse. En dépit du soleil, un crêpe était tombé sur les maisons et sur le clocher de l'église. Je distinguai, de loin, le père Guépe, terriblement vieilli et maigri, occupé à caler un tonneau. Personne sur le pas des portes. Aucun rire ne sortait des maisons. Des enfants

jouaient bien à la guerre, ici et là, mais leur animation insouciance ajoutait encore à la solitude. J'entraî à l'auberge. Mme Clainchois, assise, déchiffrait une lettre à l'aide de ses lunettes. Elle m'expliqua qu'elle mourait de peur à chaque arrivée du facteur. Ses deux fils et son gendre étaient à la guerre, tous trois dans la région de Verdun. Sa fille ne s'y était pas encore habituée. Cependant il ne fallait pas se plaindre, puisque aucun des trois n'était mort ni blessé. Il ne fallait pas non plus s'impatienter, la guerre devant être menée « jusqu'à l'écrasement de ces gueux-là ». Elle ajouta: « On ne se doutait pas d'une chose pareille. C'est donc qu'on s'était vîtré les yeux. » Puis, tout aussitôt, ce fut l'énumération des malheurs: les trois quarts des gars du village y avaient passé. Un tel, le fils de l'épicière, et un tel de la ferme au tournant de la route, et le fils un tel dont le père est charron... « Quant au papa Lapereau, mon pauvre monsieur, il a perdu ses deux petits-fils. Il voulait s'engager pour les venger, à son âge et avec ses infirmités!... » Dans ce funèbre récit une grandeur simple, cornélienne, se mêlait à l'angoisse de la pauvre vieille. Elle comprenait, elle ressentait à la fois le déchirement et la nécessité du sacrifice. Elle conclut: « Le pays veut ça. »

Je sortis de l'auberge le cœur chaviré. Le père Lapereau marchait, ou plutôt se traînait devant moi, en s'appuyant sur un bâton. Je n'eus pas le courage de l'aborder. Il est des douleurs qu'on ne console pas. Je le vis contourner l'école d'un pas de travers, comme un crabe, et descendre vers son stand de tir... O villages, ô vaillants, ô France!

Civique.

## Ce que l'on dit

En attendant...

« ...Les nations forment aujourd'hui une société. Aucune ne peut être indifférente à la lutte mondiale. La neutralité a ses devoirs et les neutres ne doivent pas récompenser par leur abstention ceux qui ont prémédité l'assaut. Entre ceux qui détruisent la loi et ceux qui l'observent, il n'y a pas de neutralité admissible. Les tribunaux, l'opinion et la conscience ne sont pas neutres entre la loi et le crime. »

Qui a prononcé ces paroles retentissantes? C'est M. M. Huy Barbosa, envoyé extraordinaire du Brésil en Argentine, et par conséquent personnage particulièrement officiel, au cours d'une conférence publique à Buenos-Aires.

C'est déjà bien, mais voici plus important encore: sur la proposition du député Moacyr, qui a déclaré: « Il faut absolument que nous nous rangions du côté de la civilisation d'Occident menacée », la Chambre des Etats-Unis du Brésil a fait siennes les conclusions de M. Barbosa en votant l'insertion de sa conférence dans les procès-verbaux officiels de ses séances.

Et le Sénat à son tour, sur la proposition de M. Guanabara, « au nom des principes supérieurs de la politique internationale, et pour la défense du droit et de la justice », a imité cet exemple.

C'est la première fois qu'un pays neutre manifeste d'une façon solennelle son adhésion à la cause des Alliés, contre l'Allemagne, l'Autriche et leurs complices de Turquie et de Bulgarie. Cela nous change un peu des Gounaris, des Skouloudis, du précédent gouvernement du roi Constantin.

Et cela prouve de plus que la meilleure propagande, pour les Alliés, est celle qui est faite, non point par eux-mêmes, mais par des neutres courageux et désintéressés.

Pierre Mille.

Midi et demi. Place Saint-Germain-des-Prés. Le soleil de juillet tape dur. A travers la place, à petits pas, passe un grand vieillard, vêtu d'un pardessus noir, coiffé d'un chapeau de charbonnier, tels en portaient, paraît-il, les grands artistes de la Renaissance.

Au kiosque voisin, il achète un journal, un brave journal aimé des concierges. Puis, il entre dans un de ces démocratiques restaurants que nous devons à l'initiative du vieux Parisien qui, lui, porte sur sa tête des demi-chapeaux; faut-il citer Alexandre Duval?

Le grand vieillard, devant le contrôle, touche le bord de son large feutre, mouille le bout de son index pour prendre sa fiche réglementaire dans la maison, et va s'asseoir.

— Vite, dit la petite bonne qui s'empresse: c'est le monsieur qui est dans les statues...

Cependant que Rodin a ôté son pardessus, posé son binocle vacillant sur son nez robuste, examiné la carte en suspendant un de ses doigts, tel le Moïse de Michel-Ange, à une boucle de sa barbe fluviale... Et, son choix fait, le glorieux sculpteur noue, comme un baby, sa serviette autour de son cou, les pointes dressées de chaque côté de sa tête, ce qui lui donne l'air d'avoir quatre oreilles...

\*\*\*

Après les inscriptions sur les coussins, voici les inscriptions, devises et même rébus sur les chapeaux.

Depuis quelque temps déjà, de joyeuses fantaisistes arboraient sur les rubans de leurs canotiers des processions de canards, des théories de serins, voire des poilus, des cosaques, des Sénégalais, selon les complémentaires à assortir, car nos élégantes ont du goût, et, sachant peindre avec délicatesse la pâleur de leurs joues, accordent avec autant de virtuosité les violences de tons, à la « ballet russe », de leur habillement.

Mais les images ne leur suffisent plus. Elles arborent maintenant initiales, couronnes, armes et pensées. Pensées surtout!

A côté de professions de professions... comme celles-ci: « Je suis modiste », ou bien: « A la Belle Parfumuse », et qui rappellent les écharpes brodées du Directoire, il y a des professions de foi: « Je ne sourirai que passé le Rhin », ou bien: « Le Coq chante en mon cœur. »

Il y a même de la musique. Une jeune élève du Conservatoire a fait inscrire sur sa ceinture une phrase de son maître préféré. Pourquoi a-t-elle ajouté: « Taisez-vous, méfiez-vous... »?

Je sais une jeune étudiante en mathématique qui a passé sa dernière nuit à composer au plumetis, pour son chapeau, un problème d'algèbre...

Les femmes ont toujours aimé à se donner un petit air de sphinx.

\*\*\*

Voici que les troupes africaines qui combattent sur notre front ont pris pour mascotte la sauterelle. Ils la serrent dans leurs cartouches vides et lui donnent à manger les fleurs que les belles narraines leur offrent. Cette mascotte a la vie dure, et s'accommode très bien de la ligne de feu: elle est accoutumée à la chaleur. Il paraît que lorsque sonne à charge, la sauterelle, enfermée dans sa cartouche, manifeste de l'allégresse et réussit parfois, à la faveur du tumulte, à s'évader de sa prison. Alors, loin de rebrousser chemin, elle court à l'assaut de la tranchée ennemie.

Et son coup de cuisse est si fort qu'elle semble avoir un ressort!

a dit Rollinat.

Le choix de nos tirailleurs algériens n'est point pour nous étonner. La grande sauterelle est leur « payse » — une payse parfois terriblement géante; et ils ne seraient point fâchés, pour s'en débarrasser, de lui apprendre la route de Berlin.

Seulement, la pauvre bête n'y trouverait rien à manger!

\*\*\*

Un prêtre suédois, du culte catholique, arrivé depuis quelques jours à Paris et ne sachant pas le français, doit à l'obligeance d'un prêtre français, qui ne sait pas le suédois, d'être piloté au mieux dans la grand-ville. Le premier demeure à l'hôtel, vers la place Clichy; l'autre loge du côté de Saint-Sulpice. Hier matin, une conversation téléphonique s'engage entre eux deux et, selon le moyen qu'ils ont adopté pour se comprendre, ils parlent latin.

Mais ceci ne fait point l'affaire de la téléphoniste, qui sait le règlement et qui intervient pour rappeler que l'emploi des langues étrangères est interdit jusqu'à la paix.

Le prêtre français explique le cas exceptionnel, tant et si bien que la demoiselle, au bout du fil, a une idée:

— Attendez un instant, dit-elle, on va arranger cela.

Une minute après, nouvelle voix féminine. C'est une autre téléphoniste qui, à la grande stupeur des deux ecclésiastiques, parle le latin le plus pur.

Reverende Domine, dit-elle, non licet aliena lingua uti, ratione bel i. Sed, in hoc casu, et pauco tempore, loquere, quaso, latine. Attamen meum est officium audire sermones.

En d'autres termes: « Monsieur le curé, il n'est pas permis de parler une langue étrangère. Mais, dans la circonstance et pour quelques instants, parlez latin, je vous prie. Pourtant j'ai le devoir d'écouter les conversations. »

On ne pouvait être plus élégamment cicéronien, et les prêtres, tour à tour, félicitèrent cette inattendue bachelière téléphoniste, à qui nous adressons, nous aussi, nos compliments bien vifs.

Le Veilleur.

# Journal d'un neutre

Bien curieuse est une observation d'intime psychologie par moi-même pratiquée le matin du 14 juillet. Si je ne l'ai notée plus tôt, c'est qu'une référence supplémentaire m'est venue depuis, ainsi qu'on verra ci-après — patience! — et je voulais consigner le tout ensemble.

Avez-vous lu, en certains récits de voyage, que l'explorateur perdu, soit dans le désert ou au sein des impénétrables forêts, et ayant, de plus, égaré tout almanach, ignore naturellement le quantième, mais a conscience des jours fériés? Un instinct secret l'avertit, comparable à ce sens de l'orientation que plusieurs naturalistes supposent chez l'oiseau, non moins inexplicable d'ailleurs.

Même chose m'arriva le 14 du courant, *mutatis mutandis*. Point n'est besoin de dire que Paris n'est pas le désert ou la forêt africaine, et que l'explorateur n'y égaré pas ses machines à mesurer le temps (j'appelle ainsi par badinage les calendriers). Personnellement, j'en ai toujours à ma portée cinq ou six, l'un sur mon cœur, je veux dire en mon porte-cartes, et l'éphéméride est au mur. Je l'effeuille avec une louable régularité; et comme, dès le soir ayant retiré un peu prématurément par superstition le fatal 13, je vis le chiffre 14 à mon réveil, il ne faut pas s'étonner ni chercher du mystère, si je m'écriai: « Ah! ah! c'est aujourd'hui le 14 juillet! »

Mais il y a manière de s'écrier, et telle fut l'allégresse de ma voix que, surpris, je poursuivis en ces termes le soliloque:

« Eh bien! quoi? Schœnzli, pour toi ce 14 n'est-il pas un jour comme les autres? Bien fais-tu de le chômer, car l'homme civil doit, quand il séjourne à l'étranger, en adopter les mœurs. Mais c'est pour la forme; le cœur n'y est pas. »

« Ah bah! va-t'en voir s'il n'y était pas, le mieu! Si bien que je répétais mon antienne: « C'est ce matin le 14 juillet; c'est le 14 juillet ce matin », mais désormais en chantonant, tant bien que mal sur l'air de *Tipperary*, la *Marseillaise* et tous autres hymnes nationaux, n'oubliant justement que le suisse. Prenez garde qu'il faisait un temps de chien et que cette hilarité ne procédait pas de conditions atmosphériques. Elle me parut d'abord peu conforme à la neutralité, et, spécialement pour un Suisse, non fondée en raison.

« Sur, me disais-je, qu'une fête de la liberté a de quoi te séduire en tant que citoyen de la libre confédération; mais (c'est l'ironie de l'histoire), les libres Suisses n'ont pas en trop à se louer, sur le moment, de la Révolution française. Le 10 août, pour le citer seul, est une fière date, non pas aimable; et quant au 14 juillet, cela te fait une belle jambe que les Parisiens aient pris leur Bastille: ce n'était pas la tienne. »

Tout en me gourmandant de la sorte, je sonnai pour le thé et les gazettes, et vis paraître Félix non moins rayonnant que moi, sans plus de motifs, puisqu'il est mon compatriote. Il me souhaita même joyeuse fête, que je fis mine de ne pas entendre, plongé dans les journaux: j'y trouverai bien d'autres sujets d'étonnement!

Ce fut, premièrement, une dépêche du tsar, qui, par le canal de M. Poincaré, félicitait la France d'avoir démoli ce rempart de l'ancien régime. Lors, je me dis judicieusement: « Quand l'autocrate de toutes les Russies participe à cette fête, comment toi, citoyen d'une République, n'y participerai-tu pas, toi, Schœnzli? »

A part moi cependant, j'ajoutai: « Ces Français sont extraordinaires! Toujours ils ont la prétention de travailler pour tout le monde, et voilà maintenant que leurs fêtes privées deviendront mondiales! Mâtin! »

La grognerie n'était pas sincère et mes fredons n'avaient point cessé. Une lettre que je reçus à propos balaya mes derniers scrupules (et c'est là le document auquel je faisais ci-dessus d'avance allusion). La lettre était de Herr Spandau, arrivant de Berlin, comme d'usage, par des circuits que je n'approfondis pas. Et sait-on ce qu'il me mandait, le cher patron? Rien du tout! Uniquement m'écrivait-il pour me congratuler. De quoi, bon Dieu? Je vous le donne en mille. Mais, à l'occasion du 14 juillet! Car, me disait-il (suivez bien la lumineuse raison), que signifie cette fête du 14? L'affranchissement, non d'un seul peuple, le français, mais bien de tous. Œuvre magnifique! En conséquence, œuvre allemande, vu que rien de beau ne s'est fait depuis les origines, ne se fait ou ne se fera sans que Germania soit l'instrument. D'où suit que le 14 juillet est bien fête mondiale, mais allemande particulièrement, et si l'état de guerre ne régnait, sans nul doute aurait télégraphié le kaiser par politesse à M. le Président de la République.

P. c. c. :  
Abel Hermant.

## Le succès de l'emprunt français en Amérique

NEW-YORK, 21 juillet. — Le *Times* dit que les banques Morgan et Brown frères annoncent que la souscription au nouvel emprunt français sera clôturée trois jours avant la date primitivement fixée, l'émission ayant obtenu un gros succès.

# LE SECOND PROBLÈME DE L'ATTAQUE ET SA SOLUTION

## Les Anglais prennent pied dans la troisième position allemande

Les opérations qui viennent de reprendre au nord et au sud de la Somme, tant sur le front anglais que sur le nôtre, n'ont pas le même caractère que celles du début de la bataille. Un problème nouveau est posé, dont la solution n'est nullement impossible, ainsi que nous venons d'en avoir la preuve, mais ne peut être obtenue que par des approximations successives.

Une longue expérience nous a appris comment il faut procéder pour détruire les organisations adverses de la première position. Canons de tranchée, canons de campagne, canons lourds, canons à longue portée, ont chacun leur mission bien définie; la quantité de munitions qu'il faut leur fournir est non moins

le début de l'attaque. Quelques heures de beau temps suffisent pour les reconnaître, quelques heures de bombardement pour les mettre hors de service.

Mais l'ennemi supplée à la faiblesse relative de ses fortifications de campagne par une formidable concentration d'artillerie. Il dispose en effet d'une quantité considérable de pièces lourdes qui joignent à l'avantage de la rapidité du tir celui de la mobilité. Il en a amené un grand nombre à l'arrière de ses nouvelles lignes, notamment derrière les hauteurs qui bordent à l'est le canal de la Somme à l'Oise, et par le feu nourri de ces pièces s'efforce de nous rendre intenable les positions conquises ainsi que de prévenir nos attaques.

Il faut que nous ayons raison de ce moyen de défense. Le problème qui se pose est un problème de contre-batterie, un des plus intéressants, mais aussi des plus délicats que l'artillerie ait à résoudre. La collaboration assidue de l'aviation est indispensable pour déceler l'emplacement des pièces ennemies, toujours dissimulées avec le plus grand soin. Il faut des projectiles puissants pour démolir les abris. La résistance de ces abris est généralement telle qu'un seul coup au but ne les endommage pas suffisamment. Il en faut deux, trois, quelquefois davantage. D'où une dépense plus grande de projectiles et aussi de temps; la proportion des coups au but sur le nombre total des coups tirés est en effet invariable, car elle dépend de l'écart probable qui, lui-même, dépend principalement de la distance.

La préparation de l'artillerie doit donc être plus longue dans cette seconde période de la bataille que dans la première. Loin de nous impatienter de cette lenteur, nous devons nous en féliciter, car toute insuffisance de préparation se paye par les pertes de l'infanterie et souvent par l'échec complet de l'assaut. Une préparation complète permet au contraire d'occuper le terrain labouré par l'artillerie avec des pertes infimes, comme nous avons fait jusqu'à présent sur les deux rives de la Somme.

L'ennemi a tenté une contre-attaque locale sur nos nouvelles positions au sud de Soyécourt. Pris sous nos feux d'artillerie et de mitrailleuses, le bataillon lancé à l'assaut a reflué en désordre, laissant de nombreux morts sur le terrain. De leur côté, nos alliés anglais ont accompli de nouveaux progrès au nord de la ligne Razenlin à Longueval et ont réussi, malgré tous les efforts de l'adversaire, à se maintenir dans la partie méridionale du bois des Foureaux, qui appartient à la troisième position allemande.

Jean Villars.



exactement déterminée. Enfin, la situation des tranchées et des ouvrages étant d'ordinaire connue dans le détail, grâce à de longs mois d'observation, les tirs sont réglés d'avance, et il suffit d'en observer les effets.

Mais aujourd'hui que nous avons enlevé la première position de l'ennemi sur tout le front d'attaque, et que sur plusieurs secteurs nous avons atteint la deuxième et même la troisième position, nous nous trouvons en présence d'un système défensif qui nous est moins bien connu, parce que les positions en arrière des premières lignes sont toujours plus difficiles à observer, et qu'aux endroits où les trois positions ont été enlevées l'ennemi résiste sur des retranchements improvisés qui n'existaient pas avant la bataille.

Cette première difficulté n'est pas la plus grande, parce que ces organisations sont beaucoup moins fortes que les premières, surtout aux points où elles n'ont été établies que depuis

## L'HUMOUR ET LA GUERRE



L'armée britannique entre dans la danse !  
(Numero, Turin)

## LES COMITÉS DE BERLIN ET DE VIENNE

### La "paix pleine d'honneur" s'éloigne encore

Nous avons aujourd'hui quelques renseignements, d'ailleurs peu circonstanciés, sur l'espèce de comité secret que M. de Bethmann-Hollweg a tenu avec les chefs de partis au Reichstag. Toujours d'après l'officieuse *Strassburger Post*, que l'on a comblée de renseignements et d'indiscrétions calculées dans cette affaire, il paraît que le chancelier aurait été satisfait de l'entretien.

« Il ne semble pas que les discussions orageuses que l'on pouvait redouter se soient produites. » Faut-il comprendre que M. de Bethmann-Hollweg aurait réussi à apaiser le conflit que les partis de droite avaient soulevé, et à réduire les fractions du Reichstag au même dénominateur dans l'affaire des annexions? C'était en tout cas une des fins auxquelles sa politique tendait. On ne pourrait s'étonner que d'une chose, c'est que sa manœuvre eût réussi avec tant de rapidité, si l'on ne savait depuis longtemps avec quelle facilité les gauches allemandes finissent toujours, en matière de politique étrangère, par s'accorder avec les tendances de droite les plus extrêmes et même les plus extravagantes.

Tandis que l'on causait à Berlin, en conférence fermée, le baron Burian recevait à Vienne les « hommes de confiance » de l'opposition hongroise. Le parallélisme de ces deux réunions ne laisse pas d'être assez remarquable.

Ni à Vienne, ni à Berlin, ce ne sont pas les

sujets de conversation qui manquent et, quant à la matière de ces entretiens, le champ des hypothèses est large. Cependant les rares communications que la presse allemande reçoit paraissent avoir une destination assez claire. Buis de guerre, conditions de paix, ces motifs originels de la discussion passent au second plan, s'évaporent dans le lointain, et le « comité national » du prince de Wedel se donne simplement pour tâche « de répandre dans les couches profondes du peuple une juste compréhension de la situation actuelle ». Nous y voilà peut-être et nous touchons sans doute la raison immédiate de tous ces conciliabules. Il s'agit de préparer le public à renoncer à l'espoir que l'Allemagne et ses alliés seront, cette année encore, en mesure d'imposer leur volonté à l'Entente. Il faut l'habituer à l'idée que la victoire allemande n'est ni pour ce mois-ci, ni pour l'autre, et que, sans doute, comme l'a déjà indiqué Harden, il faudra entreprendre une nouvelle campagne d'hiver...

C'est ainsi que l'Allemagne et l'Autriche courront après la « paix pleine d'honneur », c'est-à-dire la paix avec des conquêtes, toujours remise de saison en saison, toujours plus insaisissable, toujours plus invraisemblable.

Jacques Bainville.

## Une bataille navale dans la Baltique?

COPENHAGUE, 21 juillet. — Le *Dagens Nyheter* écrit que l'on suppose qu'une bataille navale a eu lieu dans la nuit de mercredi à jeudi et qu'elle s'est continuée pendant les premières heures d'hier entre Landsort et Gottska Sande.

Une violente canonnade fut entendue pendant la nuit entière. On compta jusqu'à 115 coups en dix minutes. Un grand torpilleur allemand a été vu hier matin marchant à toute vitesse vers le sud.

Le correspondant de la *Morning Post* à Stockholm dit que des télégrammes reçus d'Oxelosund annoncent qu'une nouvelle bataille navale a eu lieu dans la Baltique et qu'elle a duré de mercredi minuit jusqu'à hier matin à heures. Une canonnade d'une violence extraordinaire fut entendue au nord et au nord-est d'Oxelosund et de vives lueurs furent aperçues paraissant provenir de projecteurs.

La canonnade recommença à 10 heures hier matin, dura une demi-heure, les coups de canon se succédant très rapidement, mais le bruit qui allait s'affaiblissant de plus en plus montrait que les flottes combattantes s'éloignaient.

## La Fête nationale belge

La fête nationale belge a été célébrée hier en France et en Angleterre dans toutes les villes où les réfugiés belges sont groupés et organisés. C'est la seconde fois que cette fête, commémorant spécialement l'avènement de Léopold I<sup>er</sup>, est célébrée en dehors du territoire belge, mais elle n'en prend aux yeux des patriotes qu'une signification plus haute, par les souvenirs qu'elle évoque et les espoirs qu'elle vivifie.

Dans tous les pays alliés, les sympathies s'affirment chaleureusement pour la Belgique et l'hommage de tous les peuples combattant pour le droit et la liberté va à la nation qui a donné au monde l'exemple du devoir et de la fidélité à ce que commande l'honneur.

La pensée de tous les Belges et de leurs fidèles alliés va aujourd'hui aux populations des provinces occupées dont la résistance morale n'a pas moins de grandeur que la vaillance des troupes du roi Albert sur le front de l'Yser.

### Le gouvernement belge associe la France à la célébration de sa fête nationale

LE HAVRE, 21 juillet. — Le gouvernement belge a fêté dignement l'anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

Ce matin à ce lieu, dans la cour du ministère de la Guerre, la cérémonie du salut au drapeau à laquelle assistaient toutes les notabilités belges et françaises. Quand le drapeau fut hissé, le comte de Grunne, commandant de la place belge, a poussé les cris de « Vive la Belgique! Vive le roi! » suivis de la *Brabançonne*, puis : « Vive la France hospitalière et victorieuse! » avec exécution de la *Marseillaise*; ensuite la musique a joué le *God save the King*.

### Le concert des Tuileries

A l'occasion de la fête nationale belge, un grand concert a été donné hier au Théâtre de Verdure du Jardin des Tuileries, au profit du *Foyer du Soldat belge* et de l'œuvre du *Prisonnier de guerre*. Cette solennité a eu lieu sous la présidence du baron Guillaume, ministre de Belgique, entouré de tous les membres de la légation belge, de M. Brunet, député de Charleroi, etc.

Un concert très brillant a permis d'applaudir l'harmonie royale des grenadiers de l'armée belge, l'orchestre symphonique des Auditions lyriques, des artistes de la Comédie-Française, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique.

D'autre part, la légation de Belgique annonce qu'elle fera chanter au *Te Deum*, demain dimanche, à 11 heures précises, à l'église belge, 181, rue de Charonne.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 21 Juillet (719<sup>e</sup> jour de la guerre)

15 HEURES.

**AU SUD DE LA SOMME, l'ennemi a lancé hier, en fin de journée, une contre-attaque sur nos nouvelles positions AU SUD DE SOYECOURT. Le bataillon qui menait l'assaut, pris sous nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses, a réflué en désordre après avoir subi de très grosses pertes.**

**La nuit a été calme de part et d'autre de la Somme.**

**DANS LA REGION DE CHAULNES, un fort détachement ennemi qui tentait d'aborder nos lignes AU SUD DE MAUCOURT a été repoussé à la baïonnette.**

**ENTE SOISSONS ET REIMS, AU NORD-EST DE VENDRESSE, nos reconnaissances ont pénétré, à la faveur d'une explosion de mine, dans une tranchée adverse qu'elles ont nettoyée à la grenade.**

**SUR LE FRONT DE VERDUN, grande activité des deux artilleries DANS LES SECTEURS DE CHATTANCOURT ET DE FLEURY.**

**DANS LES VOSGES, une tentative d'attaque menée à la suite d'un violent bombardement sur nos positions AU NORD DE WISEMBACH est restée sans succès.**

23 HEURES.

**Rien à ajouter au communiqué de ce matin.**

### LA GUERRE AERIENNE

**Dans la journée du 20 juillet et dans la nuit du 20 au 21, nos escadrilles ont bombardé plusieurs points importants du front ennemi. Les gares de Conflans, de Mars-la-Tour, de Longuyon, de Briailles et la bifurcation de Ham ont reçu de nombreux projectiles de gros calibre.**

**Les villes ouvertes de Baccarat et de Lunéville ayant été bombardées de nouveau, les 17, 18 et 19 juillet, par les avions ennemis, qui n'ont causé d'ailleurs que des dégâts matériels, il en est pris acte pour de futures représailles.**

**Un avion allemand a lancé, ce matin, plusieurs bombes sur Belfort. Les dégâts matériels sont insignifiants.**

### L'offensive anglaise atteint le bois des Foureaux

15 HEURES 30.

**La lutte se poursuit sans relâche ENTRE LA REDOUTE DE LEIPZIG ET LE BOIS DELVILLE A L'EST.**

**NOTRE PROGRESSION AU NORD DE LA LIGNE BAZENTIN-LONGUEVAL ATTEINT LE BOIS DES FOUREAUX QUE L'ENNEMI A DU ABANDONNER. Au cours de la nuit, les Allemands ont contre-attaqué à la suite d'un violent bombardement avec obus asphyxiants. Ils sont parvenus à pénétrer dans la partie nord du bois; nous nous sommes maintenus dans la moitié sud.**

**Partout ailleurs, la situation demeure sans changement.**

### Communiqué belge

**Dans les secteurs au sud de Nieuport et aux environs de Dixmude, les actions d'artillerie réciproques ont été intenses. Les batteries belges ont ouvert sur les travaux allemands de Steenstraete des tirs de destruction qui continuent encore.**

### La Perse demande à la Turquie de retirer ses troupes

LONDRES, 21 juillet. — Selon un télégramme de Washington, le département d'Etat a appris que la Perse avait demandé à la Turquie d'éloigner sans retard les troupes de la Perse occidentale.

## L'offensive de Kouropatkine devant Riga

PÉTROGRAD, 21 juillet. — Le haut commandement russe continue à se montrer systématiquement discret sur les opérations du front de Riga.

Rien n'a transpiré encore sur l'avance des troupes du général Kouropatkine.

Le dernier communiqué donnait très peu de détails sur les combats de l'armée du nord.

Les nouvelles publiées par les journaux de Pétrograd sur les victoires remportées dans le secteur de Riga-Dvinsk sont pourtant absolument exactes.

La « Rietch » annonce aujourd'hui que les armées de Kouropatkine ont réalisé une avance de 12 kilomètres en une seule journée et que, notamment, entre Kanger et Babit, les Russes commentent déjà à manœuvrer Tonkoum. (Information.)

### Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 20 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

**Sur le front de la Dvina, violent combat d'artillerie en maints endroits.**

**En Volhynie également, duel d'artillerie sur de nombreux points.**

**L'artillerie ennemie a bombardé énergiquement la région du village de Zviniatchiv, à l'est de Gorchof, et nos lignes plus au sud-est sur la Lipa.**

### Les progrès des armées de Broussiloff

LONDRES, 21 juillet. — On télégraphie de Pétrograd au *Morning Post* que la poussée des armées du général Broussiloff a fait, pendant ces derniers jours, des progrès considérables sur ses deux ailes.

### La débâcle autrichienne en Bukovine

BUCAREST, 21 juillet. — Le nombre des déserteurs autrichiens en Roumanie augmente de jour en jour.

Dans la seule ville de Turnu-Severin on compte 350 officiers et 5.000 soldats austro-hongrois.

### L'offensive générale des Alliés

#### bouscule tous les plans allemands

LONDRES, 21 juillet. — M. Washburn, correspondant du *Times* sur le front russe, télégraphie :

Pendant ces dernières semaines, on a constaté qu'une réorganisation considérable se produisit dans le mouvement des troupes allemandes. Il est évident que la nouvelle offensive des Alliés sur le front occidental a arrêté tout transport de troupes de l'ouest à l'est. Les quelques unités qui arrivent encore sur le front russe viennent soit du front occidental, soit des secteurs du nord de la ligne russe, ou même des fronts balkanique et italien.

Suivant des renseignements fournis par les prisonniers, les pertes subies par les Austro-Allemands, pendant ces derniers jours, s'élevaient, y compris les prisonniers, de 75 à 100.000 hommes.

Il ne sera possible de se rendre compte de l'importance des résultats obtenus au cours des opérations le long du Stokhad qu'après plusieurs jours de combats, qui seuls permettront de juger de la solidité de cette ligne.

L'influence de l'avance des troupes franco-anglaises sur les bords de la Somme a produit une profonde impression sur le front russe, tant au point de vue sentimental qu'au point de vue militaire.

Les généraux russes font maintenant connaître télégraphiquement à toutes les armées placées sous leurs ordres les principaux incidents qui se produisent sur tous les fronts des Alliés. Par ordre des commandements secondaires, ces nouvelles sont lues aux troupes aussi bien dans les tranchées qu'à celles placées en réserve.

### L'inquiétude grandit en Hongrie

GENÈVE, 21 juillet. — Les journaux hongrois arrivés en Suisse portent la trace d'une inquiétude grandissante. Ils ne plaisantent plus en parlant de l'offensive russe. Ils vont même jusqu'à reconnaître la supériorité de leur adversaire.

« La Russie, écrit le *Budapesti Hirlap*, fait une pression sur nos deux ailes. Visiblement, elle veut s'emparer de nos lignes de communication. Le côté remarquable des opérations russes c'est leur rapidité. Les nouveaux groupements de l'ennemi se font rapidement; les réserves sont toujours sous la main. Les voies ferrées derrière le front fonctionnent aussi bien que le service de ravitaillement. On dit beaucoup de bien du nouveau ministre de la Guerre russe auquel tout cela est dû. »

Il est intéressant de rappeler que le même *Budapesti Hirlap*, à la veille de l'offensive russe et au moment de la mort de Kitchener, écrivait : « Lord Kitchener s'est rendu en Russie pour réveiller les Russes qui ne veulent plus se battre. » (Information.)

### L'offensive russe au Caucase

PÉTROGRAD, 20 juillet. — (Communiqué officiel.) — L'offensive de l'aile droite de l'armée du Caucase continue avec succès.

Quelques-uns de nos vaillants éléments ont progressé le 18 juillet de plus de 15 verstes tout en combattant et ils ont fait des prisonniers.

## “CENTRALEUROPATHUM”

Je sais, à Bruxelles, une maison qui doit avoir l'air particulièrement lugubre sous le règne du Roche von Bissing. Elle est située dans la bande la plus élégante à front d'une large avenue toute neuve, bordée de somptueuses villas, une de ces avenues récentes qui étalent aux yeux des étrangers la prospérité des villes modernes. Les promeneurs du dimanche, avant la guerre, s'arrêtaient devant son étrange façade, se demandant s'il leur fallait rire ou admirer.

Et le fait est qu'elle paraissait faite pour étonner les bonnes gens du dimanche, cette façade. Figurez-vous un grand cube blanc, percé de tout petits trous en guise de fenêtres, et flanquée de côté d'une sorte de tour en forme de pyramide tronquée, quelque chose comme une bombe glacée surmontée de quatre bonshommes en bronze, d'un style à la fois archaïque et moderne. Quand on s'approchait, on s'apercevait que cette masse blanche était de marbre et qu'elle était encadrée d'un cordon de bronze doré et ciselé; que tous les détails d'ornementation, les portes, les grilles, d'un raffinement exquis, avaient été étudiés, recherchés, choisis avec soin; que rien n'avait été épargné et que la seule chose à quoi l'architecte et le propriétaire n'eussent pas songé, c'était l'économie. Et cependant, l'ensemble n'en avait pas moins quelque chose de pauvre et de triste. Les bonnes gens du dimanche s'imaginaient qu'ils avaient devant les yeux une prison ou un sanatorium pour millionnaire, et ils n'avaient peut-être pas tout à fait tort.

Cette singulière demeure avait été construite, peu avant la guerre, par un ingénieur très riche, fort épris d'art moderne. Il avait fait venir pour cela un célèbre architecte viennois. Il lui avait donné carte blanche, et le Viennois en avait profité pour appliquer dans toute leur rigueur les doctrines d'un art qui prétendait renouveler toutes les traditions. Il avait construit la maison-type, la maison-modèle, la *casa palladiana* de l'architecture moderne et viennoise. J'ai été visiter cette maison au printemps 1914, dans la compagnie de quelques artistes très modernes et très cosmopolites. Il y avait des Français, des Belges, un Hollandais, un Russe, un Anglais, deux Allemands. Parmi ces Allemands, il y avait un critique d'art, docteur et professeur comme de raison, mais non pas un de ces professeurs à lunettes, tels qu'on en voit dans les albums de Hansi, un Allemand jeune école, élégant, rasé, parlant le français de telle manière que, seule, la perfection un peu raide des phrases attestait l'étranger: un Allemand très parisien, très romain, très londonien, très européen. Comme nous remontions l'avenue par petits groupes, pour rentrer dans la ville, discutant ce que nous venions de voir, et admirant malgré tout l'espèce de courage et de générosité qu'il avait fallu à ce propriétaire pour consacrer au moins un million à une tentative d'art moderne aussi hardie, il me prit à part, et me dit: « Au fond, vous n'aimez pas cela, n'est-ce pas? Vous n'aimez pas cela parce que c'est allemand. Eh bien! vous vous trompez: ce n'est pas allemand. »

— Vous allez me dire que c'est viennois?...

— Non, ce n'est pas plus purement viennois que ce n'est purement allemand. Souvenez-vous de la forme de certains meubles: de l'Empire français, du Jacob ou du Piercier et Fontaine; regardez la plupart des motifs décoratifs: ils sont grecs et égyptiens; les fres-

ques de la loggia, elles vous rappellent l'Italie. Il y a de tout dans cette formule d'art moderne: c'est un art de synthèse. C'est l'art de cette culture, de cette civilisation nouvelle que, nous autres Allemands, nous appelons *Centraleuropathum*, la culture de l'Europe centrale. Nous n'y apportons pas grand-chose de neuf, mais nous l'organisons avec un esprit de système et une hardiesse que vous n'avez plus, vous autres vieux civilisés, tout empétrés de traditions et de préjugés. Il faudra bien que vous arriviez à le reconnaître: la culture, la civilisation, perd de plus en plus son caractère national. Elle devient cosmopolite et européenne. Elle englobe toutes les traditions, toutes les cultures, pour les fondre dans quelque chose d'unique et de nouveau, à quoi nous imprimons la marque de notre génie organisateur. Il y a un peu plus d'un siècle, Rivarol disait que le temps était venu de dire: « L'Europe française ». Tout est bien changé depuis Rivarol et le temps est proche où l'on pourra dire: « L'Europe allemande ». A la vérité, cela ne sera pas précisément l'Europe allemande, car tous les grands peuples auront leur part, sous notre direction, dans cette culture de synthèse qui s'imposera fatalement. Français, Belges, Italiens, Russes, vous n'aurez pas à vous plaindre, puisque vous y aurez votre place. Mais vous n'y aurez que votre place...

Je ne sais quelle circonstance insignifiante mit fin brusquement à la conversation et, depuis, je n'ai plus revu le critique d'art allemand. Mais je viens d'avoir de ses nouvelles. Il est en Suisse. En quelle qualité? Lui seul et la Wilhelmstrasse peuvent le savoir. Il se répand dans ce qui reste là-bas de société cosmopolite à l'abri de la neutralité, et il se lamente sur la folie de la vieille Europe qui s'abandonne au génie de la guerre, ne connaît plus que la haine, et renonce à cette culture internationale, à ce cosmopolitisme qui faisait, selon lui, le charme du monde il y a deux ans. En français ou en allemand, au choix, il fait l'oraison funèbre du *Centraleuropathum*.

« La jeune Allemagne, dit-il, l'Allemagne intelligente ne voulait pas la guerre, et les Alliés, au moment de la paix, seraient impardonnables de ne pas écouter sa voix, et de l'abandonner aux nationalistes, aux pangermanistes, aux militaristes prussiens. » Le pauvre homme cherche un Zimmerwald de l'esthétique, et voudrait réconcilier les peuples sous les auspices de Wagner, de Nietzsche et de Boecklin. Il semble bien qu'il ne fasse que crier dans le désert.

Quelques-uns ont pu se laisser séduire naguère par ce cosmopolitisme de l'art et des idées pour lequel les esthètes d'outre-Rhin avaient trouvé ce beau mot: « *Centraleuropathum* ». Il avait même envahi Paris. Il y avait ses prophètes, et quelques semaines par an, au théâtre des Champs-Élysées, ses fêtes les plus brillantes et les plus solennelles. Mais la guerre a changé bien des idées et bien des goûts. Nous avons vu clairement ce qu'il y avait de frelaté, de confus, d'inconsistant et d'imparfait dans cet art fait de tous les arts, dans cette culture faite de toutes les cultures. Derrière le *Centraleuropathum*, ses temples blancs et noirs, ses peintres cubistes ou futuristes, ses poètes et ses philosophes internationaux, nous avons vu apparaître l'organisation allemande et le militarisme prussien. Chaque peuple veut être passionnément soi-même et, s'il subsiste quelque chose de l'esprit européen, c'est ce que la civilisation française présente d'européen.

Nous voilà beaucoup plus près de l'Europe de Rivarol que du *Centraleuropathum*.

L. Dumont-Wilden.

## Les intellectuels français répondent aux intellectuels américains

On sait que cinq cents citoyens des Etats-Unis, appartenant à la plus haute élite, ont adressé aux Alliés un message de chaude sympathie et d'approbation.

Sur l'initiative de la Société des Gens de Lettres, une réponse a été faite à ce message, signée de cinq cents noms français, choisis de la même façon.

Cette réponse vient d'être envoyée aux Etats-Unis. En voici le texte:

Nous soussignés, au nombre de cinq cents citoyens de la République française, remercions les cinq cents citoyens de la République des Etats-Unis d'Amérique pour le noble message qu'ils ont adressé aux peuples alliés.

Nous prenons acte, avec bonheur, de cette loyale déclaration collective, de votre ardente sympathie pour notre cause, de votre réprobation contre les méthodes de nos adversaires dans la conduite de la guerre.

Nous prenons acte aussi qu'à votre jugement de libres citoyens d'un pays libre, ayant librement délibéré, vous estimez que la conscience américaine ne doit pas se taire en face d'événements qui intéressent de façon vitale l'évolution de la civilisation, de la morale internationale.

Nous prenons acte qu'à vos yeux l'invasion de la Belgique est un crime injustifiable; et que tous les outrages à la civilisation qui l'ont précédé ou suivi entretiennent les lois internationales, la sainteté des traités, les droits des petites nations.

Nous prenons acte qu'à votre sens une paix qui ne rétablirait pas la Belgique dans son indépendance prospère, qui ne libérerait pas les petites nationalités opprimées — et nous y comprenons notre chère Alsace-Lorraine — qui n'amènerait pas la suppression du militarisme — et par ce terme nous entendons le militarisme germanique qui, en ce moment, cherche à écraser la civilisation — qui, en un mot, ne se terminerait pas par la victoire de l'Idéal des Alliés, serait un désastre pour la civilisation, c'est-à-dire aussi pour l'Amérique dont vous représentez la civilisation dans sa plus haute expression.

Nous vous remercions de tout cœur d'avoir ainsi, au nom de la conscience universelle, affirmé que nous luttons pour le droit, la justice, la liberté; pour préserver l'idéal humain de la barbarie scientifique.

Il n'y a pas longtemps encore la France offrait aux Etats-Unis d'Amérique une gigantesque statue de la Liberté. Vous l'avez placée à New-York, à l'entrée de votre plus grand port, comme un symbole de votre histoire et de vos institutions.

Une réplique de cette statue a été érigée à Paris, sur la Seine, pour rappeler au peuple de France tout ce que notre histoire et nos institutions ont de commun avec les vôtres.

Votre message nous prouve que nos deux nations ont bien encore le même idéal; qu'aujourd'hui comme dans le passé elles marchent dans la même voie et que les liens qui existaient entre elles se sont encore resserrés.

Les cinq cents signatures des intellectuels français adhérents à ce message sont apposées à la suite de ce document.

## LA CRÉATION DU MUSÉE RODIN

La commission du budget vient d'être saisie du projet de loi déposé par le gouvernement et portant ouverture, sur l'exercice 1916, d'un crédit de 10.813 fr. en vue de la création du musée Rodin.

Le projet rappelle qu'à la fin de l'année 1912 M. Auguste Rodin, statuaire, grand officier de la Légion d'honneur, offrait de faire don à l'Etat de toutes ses collections d'œuvres d'art et ses collections personnelles, d'une valeur de près de deux millions, sous réserve de les voir installer dans l'Hôtel Biron, où elle se trouvent déjà en partie, et d'en être, sa vie durant, le Conservateur bénévole.

L'administration des Beaux-Arts, qui ne pouvait faire à cette offre que l'accueil le plus empressé, étudia les moyens propres à en assurer la réalisation. Après cet examen, le notaire de l'administration et celui de M. Rodin dressèrent l'acte de donation, qui fut signé le 1<sup>er</sup> avril dernier par le donateur et le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

## BANQUE DE FRANCE

Prêts de titres à l'Etat

La Banque de France, qui a déjà recouru à ses guichets plus de 100 millions de titres pour être prêtés à l'Etat, a installé le service de réception des titres dans un nouveau local, 11, rue Monsieur (angle de la rue Saint-Augustin).

Elle envoie sur demande gratuitement la liste des valeurs pouvant être prêtées et les conditions de prêts.

**BÉNÉDICTINE** 'la Grande Liqueur Française'  
TONIQUE - DIGESTIVE



Un dépôt de munitions sur le front de la Somme.

## “ Je ne suis pas Allemand ! ”



Blessé au cours des récents combats, ce soldat anglais, au moment où les brancardiers allemands le transportent aux ambulances, aperçoit le photographe. Et, soucieux de la vérité historique, il croit à propos de crier à l'opérateur : « Attention, je vous prie, je ne suis pas un Boche ! »

## La petite guerre sur la plage de Trouville



La plage de Trouville-Deauville a repris, comme l'an passé, sa physionomie de guerre. Ce n'est plus la plage mondaine de jadis. Parmi les fidèles de la station, ils sont nombreux, ces braves qui, eux aussi, vont aux bains de mer : poilus blessés et convalescents, soignés dans les hôpitaux du pays et heureux d'apprendre aux petits enfants à fabriquer, dans le sable fin, les tranchées, les boyaux, les abris et les souterrains que nivellera la prochaine marée.

# DERNIÈRE HEURE

## La réponse italienne à la provocation allemande

ROME, 20 juillet. — La Gazette Officielle publie un décret étendant aux sujets et résidents de tous les Etats ennemis et les Etats alliés de pays ennemis les dispositions du décret du 24 juin 1915, défendant les ventes, cessions et passages de propriétés quelconques avec les sujets austro-hongrois.

Le décret établit également que, à titre de rétorsion ou de représailles, lorsque le gouvernement le juge opportun, on pourra étendre à tous les Etats ennemis et alliés des Etats ennemis les dispositions du décret du 24 juin 1915 défendant aux sujets ou domiciliés austro-hongrois d'entamer ou de poursuivre des actions judiciaires.

Le décret établit enfin que les facultés accordées au ministre de la Justice pour prendre des mesures éventuelles contre les sujets et les institutions des Etats ennemis lui sont accordées également pour ce qui concerne les sujets et institutions des Etats alliés de pays ennemis.

### Le communiqué italien

ROME, 21 juillet. — L'artillerie ennemie persistant à lancer des obus de gros calibre sur Ala et d'autres localités dans la vallée de l'Adige, notre artillerie a bombardé, hier, Riva, Arco et Rovereto, provoquant des incendies que nos tirs de barrage empêchèrent l'ennemi de maîtriser.

Dans la Haute-Posina, l'ennemi, par de persistantes attaques de petits détachements, a tenté d'empêcher nos troupes de consolider les positions conquises; mais nous l'avons toujours repoussé en lui infligeant de graves pertes.

Sur le versant septentrional du mont Majo, nous avons pris d'autres tranchées.

Contre nos positions, à la tête du Rio Costana (Haut-Boite), l'artillerie ennemie a lancé de nombreux projectiles produisant des gaz asphyxiants qui n'ont causé aucun dégât.

Sur l'Isonzo, duel d'artillerie. L'ennemi a tiré sur Monfalcone, et notre artillerie a bombardé, en revanche, les localités de Berardo, Jamiano, Flonduz et sur San-Giovanni.

## L'Allemagne veut conserver ses colonies Et avec ça ?...

AMSTERDAM, 21 juillet. — Les Hamburger Nachrichten annoncent que la Ligue coloniale allemande a adopté un ordre du jour demandant, outre la restitution des territoires coloniaux allemands occupés par l'ennemi, une réparation pour l'insulte faite à la nation allemande, réparation qui puisse être comprise par les indigènes.

Le journal, commentant cet ordre du jour, déclare : Pour des raisons politiques et économiques, il est absolument nécessaire que toutes nos colonies nous soient rendues, et, naturellement, nous sommes en droit d'espérer l'extension de nos possessions. En nous voyant conserver nos colonies, les indigènes comprendront qui a été le vainqueur.

## La levée de l'état de siège en Espagne

MADRID, 21 juillet. — L'état de siège a été supprimé aujourd'hui, à 5 heures, dans toute l'Espagne, à l'exception de la province d'Oviedo, où quelques mineurs n'ont pas encore repris le travail.

Le comte de Romanones a néanmoins décidé de maintenir l'institution de la censure civile, notamment dans le but d'éviter toute espèce de commentaires concernant la guerre européenne.

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

Mgr Ardi Porcelli, ancien nonce du pape à Bruxelles, est arrivé au Havre, pour faire ses adieux aux membres du gouvernement belge.

M. Théodor, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats de Bruxelles, que les Allemands avaient interné longtemps en Allemagne et ensuite relâché, vient d'être réélu bâtonnier à l'unanimité par ses confrères.

L'état-major et l'équipage du vapeur anglais *Silverton*, qui a été torpillé il y a une huitaine de jours par un sous-marin austro-allemand, sont arrivés à Toulon.

Le vapeur anglais *Euphorbia* a été torpillé en Méditerranée. D'autre part, on signale, à Alger, l'arrivée d'une partie de l'équipage du *Wilkonhot*, également torpillé.

La Gazette de Voss annonce le mort de Djemat-Eddin, bey du sultan de Turquie.

## Les aviateurs britanniques abattent six appareils ennemis

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE DE 22 HEURES 20  
A l'exception de quelques engagements locaux il y a eu aujourd'hui une accalmie relative sur le théâtre principal de la bataille. Aucun changement notable n'est survenu dans la situation depuis le dernier communiqué.

L'ennemi a tenté une attaque à la grenade sur la partie Nord de nos positions du saillant de Leipzig. Il a réussi sur un point à pénétrer dans nos tranchées, mais en a été immédiatement repoussé. Grâce au beau temps, l'aviation a continué, hier, avec succès ses opérations de bombardement contre les points d'importance militaire. L'aviation ennemie a été inactive jusque dans la soirée pendant laquelle un nombre considérable d'engagements se sont déroulés en arrière des lignes allemandes.

Une de nos escadrilles de reconnaissance a rencontré onze appareils ennemis, en a abattu trois et incendié un autre. Une autre rencontre entre cinq de nos appareils et six avions ennemis a duré cinquante-cinq minutes. Un fokker a été abattu, un autre gravement endommagé par notre feu, et quatre autres contraints à la fuite. Au cours d'autres combats aériens, un cinquième avion allemand fut forcé d'atterrir. Au total, pendant cette journée, nos pertes ne furent que d'un appareil.

Il est maintenant établi que le dernier assaut ennemi mené contre le bois Delville sur un front d'environ deux mille yards le 18 juillet fut exécuté par au moins treize bataillons provenant de quatre divisions différentes. Les pertes de l'ennemi ont été relativement très considérables.

## L'acharnement des combats de Longueval

LONDRES, 21 juillet. — Toutes les dépêches du front anglais signalent l'acharnement des combats dans le secteur de Longueval et le bois de Delville. Les Allemands n'engageront pas moins de six divisions sur une ligne d'attaque de 4 kilomètres. La position anglaise — un saillant en forme de rectangle — fut assailli de trois côtés à la fois, les forces allemandes venant des bois Fouraux, des tranchées au sud de Flers, des villages de Ginchy et de Guillemont. L'ennemi chercha à rompre les lignes anglaises entre Bazentin-le-Grand et Longueval au nord et la ferme de Waterlot au sud, et à dessiner un mouvement enveloppant entre Longueval et Delville.

Vers 5 heures 1/2 du matin, les Allemands attaquèrent vigoureusement les lignes anglaises, se heurtèrent à une résistance formidable, à un véritable rempart de mitrailleuses, et subirent des pertes énormes. Malgré cela, ils s'obstinèrent à avancer; mais les Anglais, en dépit de leur infériorité numérique, repoussèrent partout les assauts sans cesse répétés de l'ennemi.

Les attaques dirigées par les Allemands au nord et au sud n'eurent point de succès, mais de grandes forces ennemies parvinrent, après un combat long et acharné, à pénétrer dans le bois de Delville.

Les combats continuèrent pendant toute la journée et se poursuivirent au cours de la nuit. A l'aube, des troupes allemandes pénétrèrent à Longueval.

Mais la joie de l'ennemi fut de courte durée. Le commandement anglais avait tout prévu, en plein accord avec le généralissime Joffre et le général Foch. Après quelques heures, d'importants renforts arrivèrent dans les trois secteurs de la bataille. Ils s'élançèrent avec un élan irrésistible contre les troupes allemandes et les chassèrent rapidement de toutes les positions précédemment occupées.

L'attaque avait évidemment pour but d'obliger les forces anglaises à battre en retraite; d'énormes préparatifs avaient été faits pour assurer le succès de l'entreprise. On apprend de sources sûres que l'échec de la tentative a produit un grand découragement parmi les troupes allemandes. L'ennemi, qui a subi des pertes énormes, se rend compte que le succès de la contre-attaque anglaise est définitif. Et cette constatation est d'autant plus douloureuse que le formidable mais vain effort avait été résolu en suite de la visite du kaiser au front de la Somme et pour donner satisfaction au souverain.

## Un mouvement séparatiste en Autriche-Hongrie

LONDRES, 21 juillet. — On reçoit de sources neutres des renseignements intéressants sur la situation intérieure de l'Autriche-Hongrie. Les journaux autrichiens déclarent reconnaître une organisation de la distribution des vivres sur le modèle de l'Allemagne. En Autriche, les mesures pour parer à la crise alimentaire ont toujours été insuffisantes et ont surtout mécontenté les classes ouvrières. Il a été constitué presque partout des comités pour la défense des intérêts des consommateurs à sur le modèle du comité constitué à Vienne précisément sous ce titre et dans lequel figurent des représentants de toutes les classes sociales.

Cette organisation analogue existe aussi à Budapest depuis le mois de mai dernier.

Les comités de défense inspirent depuis quelque temps des inquiétudes sérieuses au gouvernement. De vives protestations contre les prix exorbitants des choses les plus indispensables à la vie se font entendre fréquemment.

A Vienne, le 14 mai, la Zeit osa louer l'œuvre des comités et souhaiter qu'elle survécût à la guerre. Presque tous les exemplaires du journal furent saisis.

La question des vivres n'est d'ailleurs pas la cause unique des embarras du gouvernement. Les difficultés économiques sont sérieuses également, et, au premier rang, on doit faire figurer la suspension complète du trafic maritime. Malgré tous ses efforts, l'Autriche n'a pu parvenir à vendre ou à louer ses vaisseaux marchands.

Une enquête dans les milieux industriels et commerciaux des deux pays montre à quelle opposition se heurtent les projets exposés dans le livre *Mittel Europa* du docteur Neumann.

L'idée d'une alliance économique et politique avec l'Allemagne provoque un mécontentement tel que le comte Karolyi, chef de l'opposition au Parlement hongrois, a réussi à former un nouveau parti politique dont le programme est basé sur l'opposition aux plans allemands. Des informations parvenues par voie d'Amsterdam permettent de penser que le nouveau parti ne tardera pas à devenir une force avec laquelle devront compter les dirigeants de la politique hongroise, et, par conséquent, ceux de la politique autrichienne.

## Le programme du nouveau parti hongrois

AMSTERDAM, 20 juillet. — Une dépêche de Budapest à la Gazette de Francfort dit que le programme du nouveau parti de l'indépendance, ayant le comte Karolyi pour chef, demande une armée hongroise indépendante, des tarifs douaniers indépendants, une banque d'émission indépendante, le suffrage universel égal et secret et une réforme démocratique du système foncier.

Etant donné l'influence personnelle dont jouit le comte Karolyi dans les sphères politiques hongroises, la publication de ce programme produit ici et à Vienne la plus vive sensation.

## Vaisseau américain capturé

LONDRES, 21 juillet. — D'après le Politiken de Copenhague, un vaisseau américain, le *Prince-Valdemar*, aurait été capturé jeudi soir par un vaisseau de guerre allemand tandis qu'il se rendait de Philadelphie en Suède, avec une cargaison de pétrole; le navire a été conduit à Lwina-munde.

## L'Amérique demande des renseignements sur les listes noires anglaises

WASHINGTON, 21 juillet. — Le département d'Etat demande non formellement à l'ambassade de Grande-Bretagne des renseignements en ce qui concerne l'application de la loi anglaise sur le commerce avec l'ennemi à des firmes et corporations américaines.

Cette démarche est la conséquence de la publication dans la dernière liste, d'une centaine de firmes et de particuliers faisant des affaires aux Etats-Unis et avec lesquels il est déconseillé aux sujets britanniques de traiter.

## Mort du comte Douglas

STOCKHOLM, 20 juillet. — Le comte Douglas, grand-maître du royaume, chef de la Cour du Suède, ancien ministre des Affaires étrangères, est décédé à l'âge de soixante-sept ans.

Le comte Douglas, germanophile convaincu, avait une grande influence à la Cour suédoise.



# NOS BLESSÉS, par FABIANO

— En somme, ça devait compter pour deux blessures, puisque j'ai été blessé au front et sur le front..



— Vous avez peut-être été blessé à votre insu ?  
— Mais non, m'sieu l'major, ni là ni ailleurs..



— Qu'est-ce qui vous a si gravement blessé.. un éclat d'obus ?  
— Non, c'est un pot de fleurs qui m'est tombé sur la tête..



— La cartomancienne me l'avait bien dit que je casserais ma pipe à la guerre..



— Mais moi, je trouvais que vous êtes un grand blessé !



— J'ai reçu cette balle le jour de ma fête et je vous assure que j'ai été profondément touché.

F. Fabiano

## LES CONTES D'EXCELSIOR

## LE LIEUTENANT

Dans deux jours auparavant l'abbé Romagne avait écrit à Jeannette, sa bonne : « J'arriverai à peu près certainement par le train de 2 h. 10 de l'après-midi ». Enfin : 2 h. 10 eût été plus expéditif, mais Jeannette était aussi mauvaise calculatrice que bonne cuisinière, et ce n'était pas elle, à coup sûr, toute ronde, tout d'une pièce, qu'il eût fallu envoyer chercher quatorze heures à la suite de midi.

Aujourd'hui, dans le train dont chaque tour de roues le rapprochait de sa paroisse, debout devant la portière dont la glace était baissée, l'abbé Romagne regardait défiler les groupes de saules et les rangées de peupliers qui fraternisaient sur les bords d'une rivière fraîche. Comme il y avait grand soleil, l'ombre des feuilles agitées par un vent léger frissonnait sur les eaux mobiles sans que l'on pût savoir si c'était le fait du courant ou de la brise.

Dans des prés d'où le foin venait d'être enlevé des bœufs blancs comme neige parachevaient l'œuvre des faucheurs. Et l'abbé Romagne retrouvait, avec une joie calme, ces paysages peuplés d'arbres et d'animaux qu'il avait été sur le point d'oublier.

Il connaissait la ligne : cinq minutes avant l'arrêt du train il commença de se préparer, vérifiait la bonne fermeture de son sac et la solidité des courroies qui maintenaient roulée sa couverture de voyage. Le moment venu il n'eut plus qu'à descendre. Mais déjà il avait embrassé d'un coup d'œil le quai de la petite gare où stationnaient un homme d'équipe, un soldat qu'il reconnut tout de suite pour le fils Scurat... et Jeannette. Pourquoi donc était-elle venue jusqu'ici au-devant de lui ?

Aussitôt que l'abbé Romagne eut mis pied à terre, le fils Scurat le salua militairement, tandis que Jeannette, joignant les mains, s'écriait : « C'est-il Dieu possible ! C'est-il Dieu possible ! » Elle n'en revenait pas — et, ma foi, le fils Scurat guère plus qu'elle — de voir l'abbé Romagne qui, l'année précédente, était pour le bourg entier « Monsieur le Curé », revêtu aujourd'hui de l'uniforme agrémenté des galons de lieutenant. Et l'homme d'équipe lui-même joignant les talons comme Jeannette les mains, portait la main à la visière de sa casquette. Un salut à chacun d'eux, une question au fils Scurat qui était ici, après blessure, en congé de convalescence d'un mois et venait se distraire à regarder passer les trains, et « M. le curé » s'en fut avec Jeannette qui, malgré ses cinquante-cinq ans (âge canonique), voulut se charger de la couverture. Il n'eut pas de question à lui poser : elle s'expliqua bien toute seule, en prenant son temps pour respirer entre chaque morceau de phrase.

— C'est une chance, dit-elle, que M. le curé soit venu par le train de 2 h. 10. Que M. le curé s'imagine que M. Tardivon est tombé, après déjeuner, dans son jardin, d'une attaque d'apoplexie. Mme Tardivon a envoyé sa bonne me prévenir pour les derniers sacrements. Où c'est-il qu'il aurait fallu que j'aie ? Jusqu'à Metz-le-Comte ! Alors j'ai dit à la bonne de Mme Tardivon de dire à Mme Tardivon que M. le curé n'avait dit, dans sa lettre, qu'il arriverait du front, en permission de six jours par le train de 2 h. 10, et de dire à Mme Tardivon qu'il valait mieux attendre l'arrivée de M. le Curé. Tout est prêt à l'église.

De ses paroissiens le regardaient avec curiosité dans sa nouvelle tenue. A ceux qui le saluaient, il répondait, non plus comme naguère en soulevant son chapeau aux larges ailes, mais en touchant la visière de son képi.

Il reconnut tout de suite l'atmosphère intérieure de la vieille église : fraîche comme la rivière sous les arbres, elle sentait l'encens et l'anisette du pain bénit. Laisant son képi, il passa sur son uniforme bleu-horizon le surplus blanc et l'étoile violette, prit les saintes huiles et suivit l'enfant de chœur.

Dans son lit, M. Tardivon souffrait bruyamment. Quelques personnes, dont sa femme et sa bonne, attendaient en retenant, elles, leur souffle. Le médecin venait de sortir en disant que le cas n'était pas désespéré. Commandant d'infanterie en retraite depuis quinze ans, M. Tardivon était, à peu près depuis la même époque, président du conseil de fabrique de la paroisse. Jadis, il n'avait connu que le règlement et la discipline. Il ne s'était pas départi de ses habitudes, continuant d'aller chaque dimanche, à l'heure militaire, à la messe, qu'il écoutait du banc d'œuvre. Il ne badinait pas plus, aujourd'hui, avec la religion qu'hier avec l'armée.

Après les prières d'usage, l'abbé Romagne commença les onctions. A la troisième, M. Tardivon prit un grand soupir, comme s'il eût rendu l'âme. Il n'en était rien : il se rapprochait tout simplement

à la vie, comme l'indiquaient ses yeux qui se rouvraient. Il reconnut tout de suite l'abbé Romagne, mais ses regards s'attachaient malgré lui aux deux galons dorés qui luisaient sous le surplus. Des sentiments complexes s'agitaient au fond de son âme. Quand la cérémonie fut terminée, il tendit la main à l'abbé Romagne qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et — ce fut plus fort que lui — il lui dit :

— Merci, lieutenant !

Henri Bachelin.

## Le contrôle parlementaire aux armées

Après deux séances consacrées à la discussion générale, la Chambre abordait hier l'examen des contre-projets opposés au texte rapporté par M. Tardieu relativement à l'organisation du contrôle parlementaire aux armées.

L'auteur du premier est M. Accambray. Cela seul eût suffi, il y a quelques mois, à faire prévoir un débat fertile en incidents. Mais tout passe, tout lasse... M. Accambray peut discourir deux heures durant sans passionner la Chambre. Ses théories en matière de contrôle parlementaire sont d'ailleurs connues.

Le contre-projet de M. Accambray repoussé, la Chambre se trouve en présence d'un texte de M. Bourély, qui tend à l'élargissement des pouvoirs des grandes commissions dans le cadre de leurs attributions respectives.

Très clairement exposé par son auteur, qui montre à la Chambre les avantages qu'elle aurait à éviter l'engrenage du contrôle où la conduirait le projet de la commission de l'armée, et à rester dans ses règles constitutionnelles, le contre-projet est également soutenu avec humour par M. Mérel :

— On a beaucoup parlé des commissaires aux armées, dit ce dernier; on a parlé des *missi dominici* du cardinal de Richelieu, des conventionnels. Laissez-moi vous dire que je ne vois pas trop parmi nous, si je regarde en face de moi, ni le cardinal de Richelieu, ni Carnot, ni Saint-Just, ni Danton.

M. Renaudel, qui est précisément en face, se fâche. Il se croit sans doute l'étoffe d'un Danton. Et c'est pour M. Jean Bon un nouveau sujet de divertissement ! M. Labrousse, qui a un culte pour les commissaires aux armées de la Convention, s'écrie que leurs panaches valaient bien les plumes d'autruche de nos généraux.

— Pourtant, dit M. Leredu, elles viennent du même endroit !

Réponse drôle, qui met la Chambre en gaieté ! Sur une éloquente intervention de M. Tardieu, le contre-projet de M. Bourély est repoussé par 242 voix contre 233.

Nous voici au troisième : celui de M. Briquet. M. Raoul Briquet est socialiste unifié. Officier de réserve, il s'est battu. Aussi compte-t-il des sympathies sur de nombreux bancs de la Chambre.

Pourtant, son projet qui reprend en quelque sorte les dispositions du texte de M. Bourély en y ajoutant le renouvellement des commissions de l'armée, de la marine de guerre et de l'hygiène publique, est vivement combattu : et par M. Tardieu, qui s'en tient au texte de la commission, et par M. Moutet, et par M. Renaudel, et par le général Pédaya, président de la commission de l'armée, qui paraît craindre les pires catastrophes d'un renouvellement de cette dernière. Il est finalement repoussé par 303 voix contre 196.

On continuera lundi, après le vote des quatre contributions.

Au début, M. Deschanel avait donné connaissance à la Chambre d'un télégramme de remerciements, adressé par le président de la Douma de l'empire de Russie pour le chaleureux accueil fait à la délégation de cette assemblée qui a visité la France. La Chambre avait voté, d'autre part, une proposition de résolution de M. Barthe tendant à faire bénéficier les hommes mobilisés de la gratuité de voyage pour les permissions agricoles.

Léopold Blond.

## Nouvelles parlementaires

## La question des loyers

La commission de législation civile de la Chambre a chargé MM. Desplas, Emile Bender, Edouard Ignace et Girard-Madoux de se rendre en délégation auprès du garde des Sceaux et du ministre des Finances, pour appeler leur attention sur le texte arrêté par la commission du Sénat pour le projet de loi sur les loyers, et sur les déclarations énoncées au rapport de M. Chéron, d'après lesquelles le ministre de la Justice et le ministre des Finances auraient donné la pleine adhésion du gouvernement au projet de la commission du Sénat.

Il faut se souvenir, en effet, que le gouvernement avait aussi donné sa pleine adhésion au projet voté par la Chambre dont les dispositions étaient très différentes de celles arrêtées par la commission du Sénat.

## TRIBUNAUX

## La requête de Villain rejetée par la chambre des mises en accusation

Raoul Villain, l'assassin de Jaurès, avait formulé une demande de mise en liberté provisoire basée sur les ajournements successifs de son procès, prononcés sur réquisition du procureur général, en dépit de ses demandes répétées tendant à être jugé. Villain sollicitait de rejoindre son régiment afin d'aller au front comme son frère, sous-officier qui combat en ce moment dans la Somme. A cet effet, ses défenseurs, M<sup>rs</sup> Henri Géraud et Alexandre Zévaès, avaient renoué à la chambre des mises en accusation, compétente tant que la cour d'assises n'est pas saisie, la requête de leur client.

En son audience du mardi 18 courant, la chambre des mises en accusation avait entendu l'avocat général Maxwell, qui avait conclu au rejet de la requête. Hier, par son arrêt, la chambre des mises en accusation a rejeté la demande de Raoul Villain.

## Le "Sanctuaire" de l'avenue de Saint-Ouen

Le chaussonnier breton Jean de Bord était à la fois mage et fakir hindou. Il avait installé, avenue de Saint-Ouen, un « sanctuaire », où, avec quelques adeptes, il se livrait à des séances de spiritisme. Jean de Bord prétendait correspondre avec l'Éternel et même avec les dieux de l'Olympe !

Les séances de spiritisme étaient de deux sortes : incarnation des esprits, Lamarline, Musset, le Père Lacordaire, Jeanne d'Arc, etc.; opération de matérialisation. Toutes ces évocations se passaient sous l'égide de « TH-Chy », qui, sous les traits d'une statue nègre, incarnait le « corps astral » du roi David. Les spectateurs payaient 5 francs ; des quêtes et des dons assuraient l'existence du « sanctuaire ».

C'est pour ces faits qualifiés d'escroqueries par l'accusation que Jean de Bord comparait, hier, devant la dixième chambre correctionnelle. Après un réquisitoire plein d'humour du substitut Barathon du Monceau, et en dépit de l'absence de défenseur, le tribunal a condamné le spirite à un mois de prison.

## Les causes de l'incendie de Tatoi sont bien accidentelles

ATHÈNES, 21 juillet. — L'enquête sur les circonstances de l'incendie de la forêt royale de Tatoi a définitivement établi que le sinistre avait une cause purement accidentelle — probablement l'imprudence d'un passant qui aurait jeté sa cigarette dans les herbes sèches. Toute idée d'attentat ou de malveillance est écartée et aucune des arrestations opérées n'a été maintenue. (Radio.)

## LES PRÊTS A L'ÉTAT des titres des pays neutres

## Utilité et Résultats

Ce sont les prêts à l'État de titres des pays neutres qui ont permis de mener à bonne fin, ces jours-ci, une importante opération financière, et de donner ainsi à notre trésorerie dans différents pays neutres une plus grande aisance.

Le public comprend l'importance de ces opérations : le montant des prêts augmente sans cesse; il convient qu'ils s'accroissent de plus en plus, c'est l'intérêt de la Défense Nationale qui l'exige. Nos achats à l'étranger sont obligatoires : il faut que le Trésor public en assure le paiement dans la monnaie des pays où ces achats sont effectués et il importe que cette monnaie soit obtenue dans les meilleures conditions possibles.

Les porteurs de titres des pays neutres doivent répondre largement à l'appel du ministre des Finances en apportant au Trésor leurs titres scandinaves, suisses, hollandais, américains, etc. Ils peuvent les déposer à la Banque de France, chez les agents de change, dans les Sociétés de crédit, dans les banques, et il leur est remis en échange un certificat négociable en Bourse.

Ce prêt procure de réels avantages ; en effet, immédiatement le porteur reçoit une bonification d'un quart, soit 25 0/0 du revenu brut annuel des titres déposés, il conserve le droit au bénéfice de change que peut valoir l'encaissement des coupons et au profit éventuel pouvant résulter de l'appel de ses valeurs au remboursement par voie de tirage au sort.

En résumé, les prêts de titres des pays neutres facilitent la Trésorerie nationale, donnent un profit intéressant à ceux qui les consentent et cette double raison doit nous décider à réaliser cette opération !

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUPAYEL PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

STENO-DACTYLO de Rivoli, 53 PIGIER  
Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.

# Le pêcheur à la ligne



R. 1916

C'est un vieux petit bonhomme qui pêche à la ligne, un chapeau de paille enfoncé jusqu'aux oreilles; assis sur un pliant, il suit d'un œil vigilant le bouchon qui flotte sur l'eau verte du canal.



Toute son attention est fixée sur ce point rouge qui bouge, et qui, tout à coup, brusquement, va peut-être s'enfoncer.

Quant au reste, c'est la vie qui suit son cours; on s'habitue à tout.

Cependant, la ville qu'il habite, jadis si riche, si vivante, si joyeuse et comme retentissante du bruit des bouchons de champagne qui sautent, n'est plus à présent qu'une vaste nécropole. La cathédrale, roussie par l'incendie, déchiquetée par les obus, n'est plus que le spectre d'elle-même; des rues entières — les plus luxueuses — sont en ruines; les maisons écroulées, éventrées, laissent voir des bouts de charpentes souvent à demi calcinées; des trottoirs sont encombrés de pierres et de matériaux, et ces tas de décombres, hélas! grossissent toujours. L'herbe, par place, entre les pavés, dans un trou d'obus, croît, verte et fraîche.



Les rues sont désertes et silencieuses; quelquefois, rapide et bondissante sur les pavés, passe une automobile sanitaire, ou bien un soldat, casque en tête, le fusil à la bretelle et la boîte à masque en bandoulière.

Dans la grande paix de la ville morte, le vieux bonhomme pêche tranquillement à la ligne.

Depuis si longtemps qu'il ne passe plus de trains, une luxuriante végétation a envahi les voies et les quais de la gare. A travers les grands arbres de la promenade, les maisons qu'on entrevoit, closes et endormies, semblent confites dans un recueillement de béguinage. Et voilà que s'évoquent des souvenirs de Bruges et de Gand! De ces maisons, claires dans la verdure, ne va-t-il pas sortir une Béguine, en robe sombre, coiffe blanche et mante noir?

L'éclatement d'un obus, pas bien loin, vient troubler cette paix et ce silence...

Le vieux bonhomme pêche toujours — les obus aussi font partie du train-train de la vie quotidienne. Pourtant, un jour, il dut en tenir compte. Une marmite éclata sur le bord de son canal; une péniche amarrée reçut le choc et coula. On voit encore sa carcasse émerger, par l'avant, de l'eau verte. Le pêcheur se leva en bougonnant, plia sa ligne, ra-

massa son épuisette et s'en alla... s'installer sur l'autre rive, un peu plus loin.

Mais, aujourd'hui, les Boches n'en veulent pas à ce quartier, et le vieux jubile: il a déjà pris plus d'une livre de poissons, qu'il fera frire tout à l'heure et qu'il mangera dans sa cave, dont les soupiraux, bouchés par des matelas et des sacs à terre, ne laisseraient pas passer le moindre éclat de l'obus qui éclaterait dans sa rue.

La matinée est favorable au pêcheur à la ligne; il vient de sortir de l'eau une superbe pièce.

« Ben, mon vieux! » s'écrie, plein d'admiration, le soldat qui garde le pont, et qui s'est approché. Le gendarme lui-même, dont le casque s'orne d'une grenade blanche, est venu voir; une petite fille se mêle au groupe, au lieu de se dépêcher de rapporter à sa mère les commissions qu'elle est allée faire, un filet à la main, et, autour du cou, prudemment, un sachet en triangle contenant le masque contre les gaz.



Un nouveau personnage s'arrête aussi. C'est le marchand de journaux, qui vend l'organe local. Sur son chapeau, est épinglé un grand placard portant écrit, en lettres noires, le nombre des victimes que, la veille, les canons boches ont faites dans la ville.

André Warnod.

## Faut-il imposer les notes de restaurant?

Un bruit court, venu d'on ne sait où: il serait question d'établir une taxe qui frapperait d'une dime de 5 0/0 toutes les cartes de restaurant et d'hôtel dont l'addition dépasserait un total de 5 francs par personne.

On cite — en parlant d'analogie — la taxe perçue, à Lyon, sur les spectacles au profit des œuvres de guerre.

Ce bruit, nous sommes en mesure de l'affirmer, ne repose sur rien de sérieux, au moins actuellement. Non seulement une taxe semblable, en effet, serait mal accueillie par les restaurateurs et hôteliers, dont la clientèle, du fait de la guerre, s'est fort appauvrie, mais encore elle serait fort difficilement applicable.

Lyon, en décrétant une dime sur les théâtres, n'a fait qu'imiter le « droit des pauvres » qui fonctionne pour le bénéfice de l'Assistance publique, même en temps de paix, à Paris. Et cela était simple et pratique. Mais peut-on concevoir comme « simple et pratique » un impôt qu'il faudrait percevoir « sur toute l'étendue du territoire », dans tous les hôtels et dans tous les restaurants?

Poser la question c'est, croyons-nous, trancher le problème. Un tel impôt est quasi-irrecouvrable. Et nous préférons de beaucoup la proposition d'un de nos abonnés, qui nous écrivait récemment: « Pourquoi les notes des restaurants » de luxe ne comportent-elles pas une ligne portant cette mention: « Obole volontaire pour les blessés de la guerre »? Il est certain que, présentée sous la forme facultative d'un appel à la charité, cette dime rendrait. Mais on ne saurait sérieusement songer à lui donner un caractère de perception obligatoire. Et rien ne permet de croire que le gouvernement y songe.

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

# Le rajeunissement des cadres

La question du rajeunissement des cadres de l'armée est l'objet de propositions toutes nouvelles présentées par M. le général Roques dans un projet de loi qu'il a déposé à la Chambre des députés. Toutefois, comme dans celui de son prédécesseur, les généraux de division et de brigade et les colonels y sont seuls visés.

L'exposé des motifs fait ressortir, d'abord, que la législation existante permet au commandement en présence de l'ennemi de faire dans tous les grades d'officier, sans aucune condition d'ancienneté, des nominations à titre temporaire pour la durée de la guerre et que les officiers ainsi nommés, par décision du général en chef, ratifiée par le ministre, peuvent recevoir dans leur nouveau grade ou emploi une lettre de service qui leur confère autorité sur les officiers de même grade, même plus anciens.

Ainsi se trouve réalisée, par un procédé « quasi-révolutionnaire » adapté aux circonstances de la guerre, la possibilité de pourvoir à tous les besoins en officiers et, en particulier, de placer à la tête de nos unités les chefs qui en sont jugés le plus dignes.

Mais aucun moyen pratiquement utilisable ne permet actuellement de leur donner définitivement le grade que leur valeur et les services rendus méritent. Ils occupent, en effet, une place dont les titulaires, soit par suite de fatigue, soit pour toute autre cause, ont été insuffisants à remplir les fonctions. On peut, il est vrai, mettre ceux-ci à la retraite d'office, mais c'est là un procédé brutal, éliminant définitivement de l'armée des officiers qui ont pu jusque-là servir dans la plénitude de leurs facultés et avoir apporté, au cours d'une carrière longue et honorable, tout leur zèle et leur dévouement ou qui ne seraient affectés, par ailleurs, que d'une inaptitude purement temporaire.

Pour tenir compte de ces différentes considérations et sauvegarder, à la fois, l'intérêt général de l'armée et l'équité, le gouvernement propose les mesures suivantes:

Seront placés d'office dans la deuxième section du cadre de l'état-major général (réserve):

1° Les officiers généraux reconnus ne plus posséder l'intégralité de leurs aptitudes à exercer leur commandement ou leur emploi. Cette mesure sera prise sur rapport motivé du ministre de la Guerre: en temps de paix, après consultation au scrutin secret du conseil supérieur de la guerre; en temps de guerre, pour la zone des armées, après avis du général commandant en chef des armées, et, en dehors de cette zone, après avis d'un officier général désigné par le ministre et appartenant ou ayant appartenu au conseil supérieur de la guerre;

2° Les généraux de division et de brigade qui, avant atteint respectivement l'âge de 62 ans et de 60 ans, ne seront pas maintenus en activité par un décret du président de la République. Ce décret sera rendu, après avis des supérieurs hiérarchiques, dans les mêmes conditions que ci-dessus.

En ce qui concerne les colonels, il sera créé une situation dite « à la disposition », dans laquelle ces officiers supérieurs pourront être placés, comme les officiers généraux pour leur passage dans la deuxième section. Leur réintégration dans les cadres de l'activité sera possible, mais tout et autant qu'ils n'auront pas atteint l'âge de 58 ans.

La limite d'âge légale restera donc maintenue à 65 ans pour les généraux de division, 62 ans pour les généraux de brigade, 60 ans pour les colonels. Le nouveau mécanisme permettrait simplement leur élimination temporaire ou définitive, suivant le cas, avant cette limite.

Les mêmes dispositions seraient applicables à tous les fonctionnaires militaires des grades correspondants.

## La fourragère dans la marine

En vue d'adopter pour la concession de la fourragère les mêmes règles que celles du département de la guerre, le ministre de la Marine a décidé, à la date du 19 juillet, que, par modification à sa précédente réglementation, est insigne sera exclusivement considéré comme une distinction collective attribuée à une unité déterminée. En conséquence, la disposition qui permettait aux officiers et marins changeant de situation de continuer à porter individuellement la fourragère est abrogée. Nos lecteurs se rappelleront que c'est Excelsior qui a signalé l'anomalie résultant de ce que les deux départements ministériels avaient pris à cet égard des mesures tout opposées.

Sont désignés pour porter la fourragère: 1° les états-majors et équipages du *Cagnot*, du *Nord-Caper* et du *Bernoulli*; 2° le bataillon de marche des fusiliers marins actuellement sur le front.

## LA GUERRE SCIENTIFIQUE

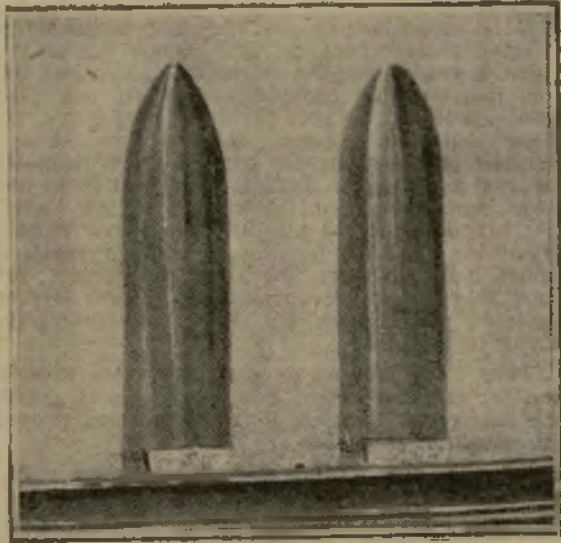
# Obus à phosphore, Obus lacrymogènes, Obus suffocants, Obus incendiaires

*Tel est l'arsenal actuel des Allemands*

Les Allemands, grands professeurs de droit international en temps de paix, ne respectent aujourd'hui aucune des lois de la guerre qu'ils ont contribué à établir. Leur conscience, il est vrai, s'accommode fort bien des restrictions mentales, comme le prouve l'histoire du « chiffon de papier ». Aussi n'hésitent-ils pas à se servir contre nous des armes les plus déloyales et les plus cruelles chaque fois qu'ils croient pouvoir nous terroriser.

Leurs canons sont comme les bouches de l'enfer, ils vomissent à la fois la flamme et les souffles empestés ; mais tout l'arsenal de Lucifer ne saurait prévaloir contre une cause juste.

Ce sont les pièces de 77 et de 150 en particulier auxquelles revient chez nos ennemis le rôle d'en-



Obus asphyxiants allemands. A gauche, obus lacrymogène ; à droite, obus suffocant.

voyer les obus asphyxiants, les obus à phosphore et les obus incendiaires qui constituent actuellement les dernières découvertes de la Kultur.

Les obus asphyxiants ne présentent plus maintenant que deux types, désignés chacun par une lettre : T ou K.

Ils dégagent à l'air libre des vapeurs extrêmement irritantes, surtout pour les yeux. Ils répandent en même temps une odeur forte et piquante. Les Allemands ont surtout recours à ces projectiles lorsqu'ils veulent effectuer des tirs de barrage.

Le mélange est introduit dans une sorte de boîte ronde en fer blanc, semblable à une boîte de petits pois en conserve, qui est placée au centre de l'obus. Il est libéré par l'explosion et répand alors des gaz qui stagnent longtemps au même endroit et rendent la place intenable.

Les obus K jouent un rôle préventif. Les nappes délétères qu'ils produisent ont pour but d'occuper, si l'on peut dire, le terrain et d'empêcher l'adversaire d'y séjourner. Elles s'accumulent particulièrement dans les creux et les abris où l'on ne saurait alors s'aventurer sans masque.

Les obus K ont leur ogive peinte en jaune et portent la lettre K en jaune sur leur corps. Ils sont dits suffocants.

Lorsqu'ils explosent, ils donnent aussi nais-

sance à l'oxychlorure de carbone, gaz des plus nocifs. La raison en est que le chloroformiate de méthyle chloré se décompose en partie en ce corps lorsqu'il atteint la température de 340°. Un homme dépourvu de masque ne saurait résister à l'effet de ces vapeurs délétères.

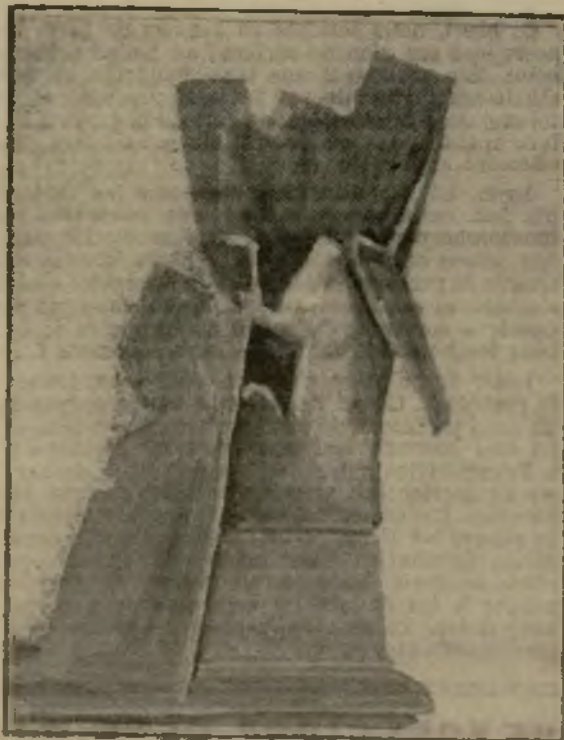
Dans le 77 à shrapnells, qui est peint en bleu, 10 grammes de cette poudre sont renfermés dans une boîte cylindrique de 4 centimètres de diamètre sur 3 centimètres de haut, qui contient également des balles. Ces balles sont trouées et dentelées afin d'emporter au moment de l'explosion la plus grande quantité possible de la poudre dans laquelle elles sont plongées.

Les obus, simplement chargés à poudre explosive, recouverts de peinture jaune et bleue, contiennent aussi, dans une boîte de 4 centimètres de hauteur sur 3 centimètres de large, de ce poison dont la dispersion est alors assurée par les éclats.

Quand l'obus éclate, le phosphore rouge se transforme, par la chaleur, en phosphore blanc, qui est un redoutable produit.

Les ennemis ont envoyé ces obus aussi bien sur le front oriental que sur le front occidental. Notamment pendant les journées de la Marne, ils en firent une véritable débauche.

Reims, Louvain, imprimant en lettres de feu capitales la réputation d'incendiaires des Allemands sur le livre de leurs atrocités. Pour accomplir



Obus asphyxiant allemand éclaté montrant la boîte de fer blanc qui contient le liquide volatile délétère.

leur sinistre besogne ils ont inventé un moyen perfectionné, qui est l'obus incendiaire.

Cet obus, le plus souvent du calibre de 150, est à base de « thermitite ». La thermitite est un mélange intime d'oxyde de fer et d'aluminium en poudre.

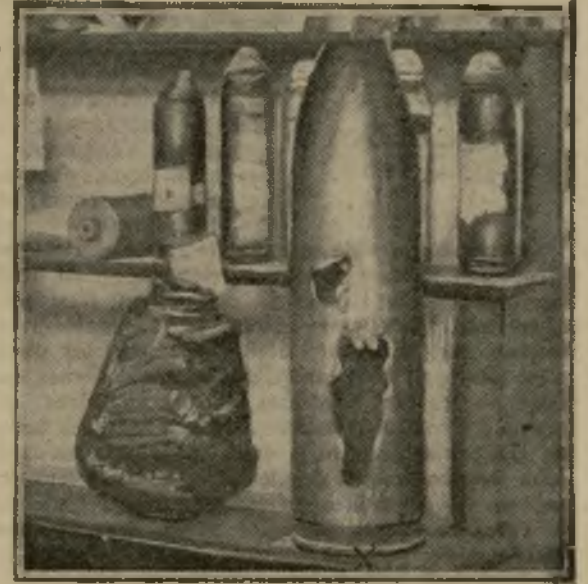
Si l'on porte une partie de ce produit à une température élevée, une très vive réaction se produit : l'aluminium s'oxyde aux dépens de l'oxyde de fer en mettant le métal de ce dernier en liberté. Le dégagement de chaleur est si intense que le fer se liquéfie.

Les Allemands virent immédiatement tout le parti qu'ils pouvaient tirer des propriétés de ce composé pour la mise à exécution de leur œuvre de destruction méthodique.

Les pastilles incendiaires ne pouvant être lancées qu'avec la main, les bombes incendiaires que jetées du haut d'un dirigeable ou d'un aéroplane, ils firent les obus incendiaires, qui réunissent les avantages de la portée et de la précision.

Ce sont comme des torches qu'ils peuvent lancer à plusieurs kilomètres, et, pour marquer les coups, ils n'ont qu'à contempler avec une joie sauvage les luciers de fournaise qui montent dans le ciel et l'embrasent. Les cathédrales, les monuments qui couronnent les cites sont, naturellement, leurs buts de choix, car, dominant la masse anonyme et moyenne des maisons, ils s'élèvent comme les génes des villes qu'il faut d'abord abattre.

L'obus incendiaire présente les mêmes disposi-



(+) Obus incendiaire allemand à thermitite. Celle-ci en fondant a fait fondre aussi l'acier du projectile, faisant un trou dans le corps de l'obus.

tions que l'obus ordinaire, sauf que la charge est constituée par de la thermitite, qui est enflammée à l'arrivée par un allumeur phosphoré au moment où le projectile fait explosion. La thermitite, par suite de la température très élevée que dégage sa décomposition, propage rapidement l'incendie. L'acier de l'obus lui-même fond et donne lieu à un brasier qu'il est impossible d'éteindre.

## DES TIMBRES QUI FONT PARLER D'EUX

On se plaint... On se plaint... Les timbres des Croix-Rouges coloniales, émis par l'Etat à quelques centimes, se vendent... ailleurs plusieurs centaines de francs.

Un philatéliste qui voudrait témoigner son patriotisme intéressé aux trois sociétés de secours aux blessés militaires, et posséder dans son album un exemplaire de toutes les émissions de timbres Croix-Rouge parus aux colonies, devra donner à tel marchand de timbres 1.300 francs environ.

C'est un peu cher. Sur cette somme, 4 francs environ reviennent aux blessés. C'est un peu maigre.

Alors, le public, qui a la tête près du bonnet, a prononcé des mots très gros. Il a crié au scandale et à l'accaparement. Il a prétendu que la hausse extravagante de quelques timbres provenait d'émissions restreintes... restreintes à dessein.

Bref, nous avons couru nous informer au ministère des Colonies. L'aimable attaché qui nous a reçu est allé immédiatement « en parler » au ministre ; et ce sont les propres déclarations de M. Doumergue que nous rapportons ici.

Au début — tout au début de la guerre, en août 1914 — il y eut en effet, dans certaines colonies, des gouverneurs qui, sans autorisation, firent de très restreintes émissions de timbres. Aussitôt connu, cet abus fut réprimé — et des sanctions furent prises.

Depuis lors, les émissions des timbres coloniaux de la Croix-Rouge se font sur une très large base : 50.000. Et ils sont en vente, non seulement au siège de la colonie, mais encore dans les bureaux de l'administration coloniale, rue Vaneau.

Si donc le public continue à s'adresser à des marchands, qu'y peut le ministre des Colonies ? Allez empêcher un monsieur de leur payer 300 fr. le timbre qu'il paierait quinze centimes rue Vaneau ? Allez l'en empêcher, s'il trouve cela « plus chic » ?

Ce n'est en la puissance de personne, évidemment ; mais on peut l'éclairer, et c'est ce que nous avons tenté de faire.

Magd-Abril.

LA VIE INTELLECTUELLE

"A travers le Monde vivant"

M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, est un savant presque populaire. Il mérite de l'être, non seulement parce qu'il est très savant, mais parce qu'il a une manière aisée et charmante de faire apprécier les bienfaits de la science à beaucoup de braves gens.

Un jour que l'astronome Leverrier, qui était un grand astronome et qui avait un mauvais caractère, commença à l'Académie des Sciences une de ces discussions rudes et impérieuses où il excellait, ses collègues quittaient leurs places, et Leverrier les retenait de ce mot :

— Restez, Messieurs, je m'exprimerai de façon à être compris même des botanistes.

Les botanistes ne protestaient pas car les botanistes sont d'un naturel très doux. Ils ne protestaient pas et ils restaient.

Mais lorsque M. Edmond Perrier expose une question scientifique, personne n'a envie de quitter sa place, tout le monde reste afin de l'écouter ou afin de le lire. M. Edmond Perrier possède, en effet, à un degré éminent cette qualité qui caractérise tous les savants français et même un nombre considérable de Français qui ne sont pas savants : il est clair. Il expose les problèmes, apparemment les plus difficiles et les plus compliqués, avec une clarté vraiment éblouissante. Et il ne s'y applique pas; il a le don de la clarté. Ses exposés sont naturellement limpides et lumineux. Vous pouvez lire tout entier le nouveau livre de M. Edmond Perrier : A travers le Monde vivant; il y est traité de toutes les découvertes ou, mieux, de toutes les recherches et de la plupart des hypothèses de la science moderne, et rien de ces questions dont je suppose que votre esprit n'est pas hauté assésimment, rien, absolument rien ne vous échappera.

Ce n'est pas que vous ayez besoin d'accomplir un effort exceptionnel et dont les résultats pourraient vous étonner vous-mêmes. Non, M. Edmond Perrier vous guide et vous entraîne. Et vous éprouvez à le suivre un plaisir infini. Et il vous introduit dans beaucoup de domaines où vous n'aviez jamais pénétré auparavant et où il semble que, soudain, tout vous devienne familier... J'ai oui dire que nul savant allemand n'était capable de remporter de pareilles victoires aimables et délicieuses pour tous. Les savants français ont coutume, au contraire, de les remporter et ils ne s'en font pas accroire pour cela. Cette clarté souveraine est essentielle au génie français.

Mais M. Edmond Perrier ne se contente pas d'exposer clairement, de rendre tout ce qu'il expose réellement accessible. Il a le goût du style. Et il écrit avec élégance, avec éloquence, avec poésie. Il y a souvent de l'ampleur en sa phrase nombreuse. De l'ampleur souvent, et toujours de la précision : « La vieille psychologie des philosophes s'en va. Cette psychologie était ce qu'on pourrait appeler une science d'intérieur. On rentrait en soi-même. On s'écoutait penser, on notait soigneusement le murmure du fleuve des idées s'écoulant sans trêve, se refoulant les unes les autres en ondes paisibles, en vagues tumultueuses ou en remous violents, et de cette chanson de l'esprit où les claires mélodies n'étaient pas toujours dominantes on avait fait une sorte de science toute particulière à l'homme. » Avouez que cela est fort noblement et fort joliment dit. Et j'évoque le pathos acharné de certains littérateurs poncifs et présomptueux qui se flattaient d'exprimer avec pompe des idées aussi générales que possible. J'aime mieux, en vérité, la simplicité puissante et harmonieuse du style, à la fois très scientifique et très littéraire de M. Edmond Perrier...

\*\*\*

Aussi, que l'on est docile à ce bon écrivain ! Il nous promène à travers le monde vivant, dont la variété est décidément extraordinaire, et il n'est pas de promenade qui puisse nous exalter davantage. C'est que M. Edmond Perrier est extrêmement sensible à la grandeur de son époque, et il dénombre au cours de son livre, il dénombre avec je ne sais quelle allégresse contenue tous les incomparables triomphes de ce temps... Résistez-vous à l'enthousiasme documenté et persuasif de ce savant, qui, écrivant des chroniques scientifiques, semble écrire un poème à la gloire de l'esprit humain !

Et jamais l'esprit humain ne fut plus actif, plus ardent et plus heureux en ses travaux qu'il ne l'est de nos jours. Jamais.

Depuis un siècle, en effet, la science tout entière a été créée.

La physique et la chimie ! Elles ont renouvelé le monde et nous ont permis de remonter jusqu'à l'origine des astres !

La géologie ! M. Edmond Perrier est émerveillé par les exploits des géologues... La géologie nous a révélé le passé de la terre. A quelques milliers d'années près, bien entendu, nous savons son âge. Une étude patiente de ses flancs nous a fait connaître comment jadis se sont dressées à sa surface des chaînes de montagnes, aujourd'hui écrasées, dont nous avons pu établir la carte et mesurer la hauteur. Nous savons que sur leurs flancs coulaient des glaciers dont les moraines, datant parfois de quarante millions d'années, ont été retrouvées. Nous avons exhumé les restes des plantes qui cou-

vraient de forêts leurs pentes assaillies et dégradées sans cesse par les eaux ou qui balançaient leurs rameaux touffus dans les plaines et le long des rivières... Nous savons... Mon Dieu ! je crois bien que nous savons tout... Et afin de savoir plus encore, nous avons créé une science nouvelle, l'anthropologie... Et il y a aussi la biologie... N'oublions pas la biologie.

La biologie, la science de la vie tout entière contemporaine, a déterminé la place de l'homme dans la nature et les liens qui l'unissent à toutes les forces, à toutes les substances qui enchaînent la liberté que rêve son esprit, et déjà l'homme devient capable de desserrer ces liens.

De tout cela, M. Edmond Perrier ne fait pas la synthèse, mais il la prépare. Et il éveille incessamment notre curiosité intellectuelle. Il nous fait faire les plus ravissantes explorations à travers les siècles, à travers les mondes. Il nous fait même descendre jusqu'à notre siècle et jusqu'à notre monde. Et il se montre plus habile que qui que ce soit à donner une solution, la solution nécessaire, au problème féministe. Car le problème féministe existe, n'en doutons pas, et il ne serait point superflu de lui donner une solution large et imperturbable en sa sagesse. M. Edmond Perrier nous recommande un féminisme rationnel. Il envisage le triomphe du féminisme dans la famille et par la famille. La famille est « une de ces réalités auxquelles toute société, pour durer, doit accommoder ses coutumes et ses lois ». Et la femme ne peut se déployer tout entière que dans la famille. Elle en assure la régularité, la discipline, le bonheur. Certes, M. Edmond Perrier ne laisse pas d'être parfois sceptique, et son scepticisme sera très spirituel : « Rien n'est plus séduisant que cette évocation d'un paradis terrestre par lequel la femme nous rendrait parlant où elle se trouve calmé qu'elle nous fit perdre. Malheureusement, il y a des hommes réfractaires même aux joies si séduisantes d'un tel paradis. Il y a aussi des êtres dangereux qui continuent à écouter le serpent. » N'empêche que les personnes généreuses qui se préoccupent de réformer la société en transformant la condition des femmes liront utilement le chapitre que M. Edmond Perrier consacre au féminisme rationnel.

Et même les personnes qui ne se préoccupent pas de rien réformer liront tout le livre avec profit, avec plaisir. Il faut que de tels livres trouvent d'innombrables lecteurs. D'ailleurs, ils trouvent des lecteurs de plus en plus. Ces livres ne sont-ils pas... intéressants comme un roman ! Ils sont même plus intéressants que tous les romans. Et tant pis pour les romanciers !

J. Ernest-Charles.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Espagne sont arrivés à Saint-Sébastien venant de la Granja.  
— LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme sont depuis hier à Aix-les-Bains.

MARIAGES

— Le mariage de notre confrère M. Leo Archer, du 15<sup>e</sup> régiment d'artillerie, fils de l'ancien inspecteur général d'assurances, avec Mlle Béatrice Héral, fille du receveur des finances honoraire, chevalier de la Légion d'honneur, a été béni dans l'église Notre-Dame-de-Grâce de Passy.

On annonce le prochain mariage du capitaine de cavalerie de Swirian, chevalier de la Légion d'honneur, détaché au 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, avec miss Winifred Woodward.

NAISSANCES

— Mme Ivan Hamant a mis au monde à Tours, une fille : Antoinette.  
— Mme André Martin a donné le jour, à Versailles, à une fille qui portera le prénom de Jaïne.

DEUILS

Nous apprenons la mort :  
Du colonel Landais, de l'artillerie coloniale, mort des suites d'une maladie contractée au front ;  
Du commandant Meyer, de l'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France, au fort de Vaux, à quarante-huit ans ;  
De M. G. Sidney Dickinson, capitaine au 7<sup>e</sup> Lancashire Regiment, tué à l'ennemi, marié depuis trois mois avec Mlle Chevasse, fille de l'ancien représentant de la Compagnie du canal de Suez à Londres ;  
De M. Delimal, père de notre confrère M. Jacques Delimal, enseigne de vaisseau, décédé à Nice, âgé de soixante-trois ans ;  
De M. Fernal, auditeur au Conseil d'Etat, lieutenant aviateur, mort pour la France ;  
Du chef de bataillon Bodec, officier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre de l'armée, mort le 12 juillet, à A., des suites de ses blessures ;  
De M. Pierre Moizard, décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire, mort pour la France, le 14 juillet, à 23 ans, fils du docteur Paulin Moizard ;  
De Mme Virey, née Basset, femme du docteur Virey, décédée aux Kieps (Aube) ;  
De M. Housé, ancien administrateur aux magasins du Bon-Marché, décédé subitement dans sa propriété, à Tonny ;  
De M. Augustin Lévy, aspirant au 160<sup>e</sup> de ligne, engage volontaire, mort pour la France, le 8 juillet, âgé de dix-neuf ans, fils de M. Edouard Lévy, sidéographe au Sénat, et de Mme Lévy ;  
De l'aspirant Jacques de Saint-Angel, mort pour la France, âgé de vingt et un ans ;  
Du docteur Luyss, ancien médecin principal de la marine, professeur honoraire à la Faculté de médecine, correspondant national de l'Académie de médecine, officier de la Légion d'honneur ;  
De Tahb, Paris, secrétaire des Soirées de Saint-Sauveur à la maison de santé de la rue Georges-Bizet, décédé en son domicile, rue de Chaillot ;  
Du capitaine L. Lambert, du service automobile, chevalier de la Légion d'honneur, mort à l'hôpital Netter, d'une maladie contractée au front ;  
Du docteur H. d'Aiguillon, aide-major de 1<sup>re</sup> classe, mort pour la France, à Thionville, genre du lieutenant-colonel R. Fabre.

Pour les annonces, mariages, nécrologes, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Tél. Com. 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial réduit pour nos abonnés.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Nous approchons de la clôture; le dimanche 30 juillet la Comédie fermera ses portes pour ne les rouvrir que le vendredi 1<sup>er</sup> septembre. Déjà quelques artistes ont interrompu leur service; parmi ceux-ci Silvain qui, d'ailleurs, a droit statutairement, par son ancienneté, à deux mois de congé. C'est la seule raison qui oblige à suspendre les représentations du Père Lebonnard, car la dernière, celle du samedi 15 juillet, donnée devant une salle comble, avait valu un magnifique triomphe à l'admirable protagoniste de l'œuvre émouvante, probe et forte de M. Jean Aicard, ainsi qu'un franc succès aux interprètes des autres rôles. Je parlais récemment de la toute puissance de la diction, et je me plais à citer les classiques comme la meilleure, comme la seule école des comédiens ayant l'ambition d'aller au delà d'une sèche et banale « photographie » de la vie extérieure des individus; c'est parce qu'il a, pendant de longues années, façonné, assoupli, élargi son talent en interprétant les grands tragiques que Silvain peut maintenant atteindre à cette magistrale ampleur allée à une simplicité charmante dans l'incarnation d'un personnage contemporain.

Le répertoire courant suffira à assurer cette fin de saison. Le Marquis de Priola et Primerose ont tenu l'affiche dimanche en matinée et le soir; le Duc, mardi.

Mercredi, nous avons revu L'Ami Fritz. La pièce d'Erkman-Chatrian reparait après une éclipse de quelques mois; on l'avait affichée 11 fois du 31 décembre 1914 au 1<sup>er</sup> août 1915, toujours accompagnée des Fiançailles de L'Ami Fritz. La Comédie étant parvenue à rétablir son service normal pendant la seconde année de guerre, L'Ami Fritz — cédant, d'autre part, la place aux Rantzau — ne s'imposait plus aussi fréquemment et surtout n'exigeait plus l'appoint d'une pièce de circonstance. Mercredi il était précédé d'un fragment de A quoi rêvent les jeunes filles. La distribution de L'Ami Fritz, sans offrir d'élément nouveau, nous apporte quelques changements par rapport aux dernières représentations de cet ouvrage : Debilly reprend son rôle de Joseph, et Polack, — souffrant depuis plusieurs mois — l'avait remplacé dès le 27 mars 1915; Denis d'Inès retrouve Frédéric qu'il joua pour la première fois le 31 décembre 1914, puis dut abandonner à Bernard et enfin à Barval; ces divers changements étaient causés par la mobilisation. L'ensemble de l'interprétation est excellent; Grand a l'ensemble de l'interprétation est excellent.

En matinée, jeudi : La Bonne Mère, Béatrice et George Dandin. La Bonne Mère n'a été donnée que 13 fois à la Comédie-Française où elle n'est entrée que le 25 janvier 1910, cent vingt-cinq ans après sa création sur un théâtre de société (2 février 1785) et cent vingt ans après sa reprise au Théâtre Italien (22 mars 1790). La gentille bluette de Florian nous présentait cette fois deux nouveaux interprètes : René Rocher et Mme Dux. René Rocher jouait Duval succédant à Fresnay, parti avec la classe 1917, après avoir lui-même remplacé, le 20 mai 1915, Granval mobilisé dès le premier jour. René Rocher, aimable enjoueur de filles, paraît plus sceptique que Fresnay, trop sincère, trop ingénû dans ce rôle; il se rapproche du véritable personnage que Granval réalisait complètement. Mme Dux succède à Mlle Du Minil; elle prête à la belle fermière une sensibilité si douce que l'on est tenté d'excuser la conduite de Duval... moins le dénouement! Miles Boyv et Liffraud, — la première surtout — sont exquis dans Arlequin et Lucette.

Emile Mace.

Comédie-Française. — Aujourd'hui samedi, à 8 heures, Britannicus, avec MM. Paul Mounet, Leliner, de Max, Roger Gallard, Mmes Madeleine Roch, Yvonne Ducos, Garay-Miral; la Bonne Mère, comédie en un acte de Florian, avec MM. René Rocher, Héronimus, Mmes Berthe Boyv, Yvonne Liffraud, Emilienne Dux.

Palais-Royal. — Demain dimanche, à 2 h. 30, dernière matinée du Veilleur de nuit, dont les représentations vont être interrompues le 25 courant jusqu'à fin août.

Théâtre Idéalistes. — Demain dimanche, à 3 h. 12, maison de Balzac, 47, rue Bayrouard, à Passy, représentation consacrée aux auteurs tués à l'ennemi. Œuvres de Charles D'Assolant, Albert Magnard, Lionel des Rieux, Michel de la Touche, Le Marquis de Carabas, un acte en vers de Louis Gondrot.

AU GAUMONT-PALACE, CE SOIR, DERNIERE REPRESENTATION DE LA SAISON. — Prime d'amour : John le Saboteur; la Russe de grand prix; l'Illustré Muehler; Fête militaire serbe, etc., etc.

SAMEDI 22 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 heures, Britannicus.  
Opéra-Comique. — A 7 h. 15, Aphrodite.  
Athénée. — A 8 h. 30, Louis.  
Apollo. — A 8 h. 15, Rip.  
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Chêne de la mort lente.  
Elysée. — A 8 h. 45, la Charrette anglaise.  
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Sacre de Samson.  
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.  
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, le Chemineau.  
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flambee.  
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Veilleur de nuit (Evelyn Gentry, Charlotte Lyès); Où allons-nous ce soir? (Mat. jeudi et dimanche).  
Renaissance. — A 8 h. 10, l'Hôtel de Libre Echange.  
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, Mies Bejwet.  
Variétés. — A 8 h. 30, la Revue et l'Ecole du Pétrole.  
Vauvilliers. — Jules César. Tous les jours, mat. à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Omnia-Pathe. — Forêt de la Vierge; Vieux papiers (comédie). Actualités militaires.  
Boîtes-Françaises-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

## LES SPORTS

### CYCLISME

**L'O.V.F. à Lyon.** — Revanche de la « Bone d'Or » demain, au vélodrome Tête-d'Or, avec la participation des équipes Al Nollat-Sunyn, Boussard-Bélemp, Seydoux-Gros, Fignat-Chirard, Henz-Auriaux, Christ-Croca, Roussin-Aumard, etc.

### AVIATION

**Chute mortelle.** — Le cycliste Henri Mayone, réputé aviateur, a fait une chute aérielle. Il était le frère du célèbre champion de France, Jean Mayone, actuellement automobiliste aux armées.

### ATHLETISME

**Une réunion interrégionale à la F.G.S.P.F.** — La F.G.S.P.F. organise pour demain, à Gentilly, au stade fédéral, à 2 heures, une intéressante réunion de course à pied et d'athlétisme, dont voici le programme : 100 m., 100 m., 1.500 m. et 3.000 m.; 200 m., 100 m., 100 m., 200 m.; saut en hauteur et en longueur avec élan; lancers du poids et de la grenade.

**Au Stade Français.** — Le Stade Français fera disputer la troisième semaine tournée de grands prix annuels de vitesse (100 m. hand.) et de demi-fond (1.500 m. hand.) demain dimanche, à 3 heures, sur sa piste de Saint-Cloud.

Le programme comporte, en plus des grands prix, différentes épreuves interclubs dotées de prix et ouvertes à tous les coureurs de l'U.S.F.S.A. et de la F.G.S.P.F. : 110 m. hautes hand.; 400 m. plat hand.; 800 m. plat hand.; saut en hauteur; lancer du disque.

### BOXE

**Le Championnat du monde poids plume.** — Dans un match annoncé pour le titre mondial, Lew Edwards, champion poids plume d'Angleterre, a mis knock-out en cinq rounds, samedi, au Stadium de Melbourne, le champion d'Australie Jimmy Hill.

**Tom Mac Cormick tué.** — Le *Sporting Life* annonce la mort au champ d'honneur, dans les récents combats en Picardie, de l'excellent welter-weight anglais Mac Cormick, un des rares boxeurs qui, entre parenthèses, ait battu Albert Badon. Il avait vingt-six ans et laisse une femme et un enfant.

### NATATION

**Les Audax.** — Une sortie (la sixième) est organisée en Marne, demain dimanche, par l'Autô. Parcours 6 kilomètres. Départ à 9 heures, 182, quai de Halage, à La Malbournée, après une visite médicale de tous les concurrents : vingt-deux engagés.

**Les Critériums de l'U.S.F.S.A.** — Demain, à Deligny, 200 mètres, handicap, 500 mètres : critérium, plongeon : critérium, polo.

### HIPPISME

**Les courses à Saint-Sébastien.** — Résultat du 20 juillet :

**Prix de Bordeaux** (handicap, 5.000 fr., 1.800 mètres). — 1. Fort Jackson, à M. W. K. Vanderhill (O'Neill); 2. Saint-Croix, à M. Besnard (Allemand); 3. Smiling Coon, à M. H. Say (Marsh); deux longueurs, demi-longueur. Non placés : Vallorbe (Stokes), Quail (Arnaut), Coq (Garcia), La Bièvre (Hrons), La Re traite (L. Bara), Foglia II (Migeon).

Mutuel : Fort Jackson, gagnant, 9 fr.; placé, 6 50; Saint-Croix, placé, 11 fr.; Smiling Coon, placé, 8 fr.

## BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 21 juillet 1916

Le beau temps persiste et nos récoltes s'en ressentent favorablement. Trop occupé aux champs, le monde agricole ne fréquente guère notre Bourse que le mercredi, et les commerçants trouvent trop d'aliments d'affaires pour montrer le moindre empressement. Leur villégiature s'augmentera cette année de plusieurs jours avant ou après le dimanche, où la Bourse ferme ses portes.

Donc, point d'affaires en grains et farines aujourd'hui, ni demain samedi. L'huile de lin seule est cotée. La cote officielle du suif indigène a été relevée hier de 1 franc par 100 kilos à 119 francs, alors qu'elle s'est élevée pendant la semaine des affaires à 150 francs.

Aux Halles centrales, nous cotons : les pommes de terre Midi, 24 à 28 fr.; Espagne, 18 à 22 fr.; Espagne rouges, 28 à 34 fr. les 100 kilos.

Au dernier marché des Innocents, l'assistance était réduite : on était venu pour se renseigner. C'est seulement dans un mois ou deux que les affaires s'engageront. La Bretagne étant absorbée sur place par les réquisitions militaires et les achats d'un certain nombre de communes, les offres font pour ainsi dire défaut. Quelques wagons de stacelle auraient été traités à 100 francs départ Nord. Ce sont les rouges-saurisses hollandaises qui alimenteront ce marché dans quatre ou six semaines.

Aux Halles centrales, beurre, œufs, fromages, prix en nouvelle baisse, sauf pour la pâte sèche, qui supporte mieux les chaleurs. Fruits et légumes arrivent en quantité suffisante; mais la consommation les absorbe suffisamment pour justifier les prix, qui sont supérieurs de 50 à 70 0/0 à ceux pratiqués avant la guerre. Raisin d'Algérie, 90 à 150 fr.; cerises, 80 à 150 fr.; bigarreaux, 80 à 150 fr.; poires de choix, 70 à 110 fr.; poires communes, 35 à 55 fr. les 100 kilos.

### METAUX A LONDRES

La tonne de 1.015 kilos : Cuivre Chili, disp. 90; cuivre liv. 3 mois, 88; étain, comptant, 166 1/2; étain liv. 3 mois, 166 7/8; zinc comptant, 49; argent, l'once 31 gr. 1035, 29 d. 7/8.

## La Bourse de Paris

DU 21 JUILLET 1916

Encore moins animée que la précédente, cette séance n'a comporté aucun intérêt. Nos rentes reproduisent leur niveau antérieur, le 3 0/0 à 84,60, le 4 0/0 à 80,60. Emprunts étrangers à peu près délaissés : l'Extérieure espagnole s'établit à 98,25, le Serbe à 88,50.

Banques soutenues : Banque de France, 5.050; Lyonnais, 1.200.

Malgré la meilleure tenue du métal, le Rio est faible à 1.732 au lieu de 1.740. Grande fermeté de certaines lignes de chemins français : le Lyon passe de 1.180 à 1.150, le Nord de 1.355 à 1.480, Orléans 1.200, Est 820.

Lignes espagnoles calmes : les Andalous gagnent encore 2 francs à 390.

Valeurs diverses irrégulières : Métro, 460; Omnibus, 459; Thomson ex-coupon, 629.

En coulisse, les industrielles russes sont indécises : Maltzof, 399; Platine, 479; Toulka, 1.120.

Mines d'or peu animées.

### COURS DES CHANGES

Londres, 98,13; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 244 1/2; Pétersbourg, 181; New-York, 500 1/2; Italie, 92; Barcelone, 300 1/2.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

## Faits divers

### PARIS

**Mystérieuse agression.** — La nuit dernière, rue de Ménilmontant, un ouvrier décolleteur, Maurice Colin, âgé de vingt ans, demeurant 51, rue Julien-Lacroix, a été frappé de deux coups de couteau, au cou et entre les épaules, par un individu qu'il prétend ne pas connaître et qui a pris la fuite.

La victime a été transportée à l'hôpital Tenon.

**Ecrasée par une automobile.** — Hier matin, vers 11 heures, Mme Thérèse Louv, âgée de cinquante-six ans, demeurant 11, rue de la Tour, a été renversée, en face du numéro 2 de la rue de Passy, par une automobile de remise dont les roues lui sont passées sur le corps.

La malheureuse a été transportée, dans un état grave, à l'hôpital Boucicaut.

**Un cheval dans le Métro.** — Vers midi, hier, un cheval, attelé à une voiture de la Compagnie générale, s'est emporté, soudain, rue Franklin, et est allé s'abattre dans l'escalier qui longe la station métropolitaine « Passy ».

Fort heureusement, on n'a eu à déplorer aucun accident de personnes.

Il n'a pas fallu moins de trois heures aux pompiers de la caserne de la rue des Réservoirs pour retirer le cheval de sa critique situation.

## DANS LA MARINE

**Ecole navale.** — Les candidats à l'école navale sont informés que les élèves qui seront admis à cette école devront être rendus à Brest le 20 septembre pour y contracter l'engagement de huit ans prévu par la loi du 8 août 1913. Ils seront incorporés dans les équipages de la flotte en qualité de matelots de 1<sup>re</sup> classe et suivront les cours de l'école après une première formation pratique.

**TOILE** Châliettes Grolles... 2.50  
Soutiers Bains de Mer... 3.95  
Sacs... 1.95. Complète... 19.50  
10, Faubourg Montmartre  
(dans la cour), chez **ELIMS PIERRE**  
Succ<sup>te</sup> 162, avenue Malakoff (Porte Maillot). — PRIME

## MATELAS MILITAIRE

Dimensions 2<sup>m</sup> x 0<sup>m</sup> 75. Poids 4 k 900

DEMANDEZ NOTICE EXPLICATIVE

à l'Oreiller Militaire Français

NANTES (Loire-Inférieure)

## ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province

100 Voitures récentes

À VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmaré.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

BULLETIN D'EXCELSIOR DU 22 JUILLET 1916

42

## LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

### CHAPITRE XXIII

La tron de la mort

A l'heure précise où James et Argirh restaient effondrés et pantelants devant les cloisons d'acier qui ne manœuvraient plus, Edith, elle, priait dévotement pour eux à l'ombre du pilier derrière lequel se tenait Jean Widorski, dont le regard la fascinait étrangement...

Et ce regard, nous le savons maintenant, n'avait rien de la dureté farouche de celui d'un oiseau de proie guettant sa victime...

Le regard n'était chargé que de reproches... Ce regard voulait dire : « Pourquoi me fais-tu malgré tout ?... Pourquoi le tien ne me fouille-t-il pas jusqu'à l'âme ?... Pourquoi ne lis-tu pas dans mon cœur grand ouvert sous tes yeux ?... »

Pourquoi toujours en toi ce doute qui me fait injure ?... Jean Widorski soudain baissa la tête ; puis, comme si la dextre de Dieu l'eût saisi à la nuque et l'eût jeté à terre, il tomba, à genoux, sur le prie-dieu qui se trouvait devant lui...

Le front dans les mains, il se surprit à balbutier une prière improvisée :

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

« O mon Dieu, vous qu'on dit tout-puissant, faites qu'elle comprenne... »

« Faites qu'elle sache un jour quel revo généreux j'ai fait... »

« Faites qu'elle sache que je donnerais volontiers ma vie pour qu'un sourire de bonheur naisse sur ses lèvres dont je ne connaîtrai jamais le parfum... »

« Faites que je sois fort et qu'elle me doive la joie de vivre et d'aimer... et qu'elle en soit instruite par votre voix mystérieuse... »

« Accordez-moi la grâce de mériter sa confiance... »

« Qu'elle me tende un jour la main, dans un élan de son cœur si pur... »

El venait de prier ardemment...

Et cette prière, il venait de la marmonner au moment précis où le prêtre élevait au-dessus des fidèles prosternés la sainte hostie...

Lorsqu'il releva le front, le miracle qu'il espérait s'était peut-être accompli, car miss Edith, à demi tournée vers lui, lui souriait d'angélique façon...

Jean tressaillit jusque dans les sources les plus profondes de son être...

Une paix infinie descendait en lui...

Il fut comme mondé de volupté...

Jusqu'à la fin de la messe il resta en extase, le regard rivé sur la jeune fille, le visage rasséréné...

Et l'ite, missa est fut psalmodié par l'officiant...

Les battants de la grande porte tournèrent lentement sur leurs gonds.

La lumière du chemin pénétra dans le saint lieu...

La foule des fidèles, lentement, poussa son flux vers le soleil du portail...

Devant Edith, tout le monde s'écartait, s'inclinait respectueusement, dévotement, comme sur le passage d'une reine...

Jean, lui, presque courant, se hâta vers la sortie. Il arriva près de la porte juste comme Edith en franchissait le seuil...

Et Edith, dans un élan spontané, lui tendit la main en souriant...

Cette fois, le sourire et le geste n'avaient rien de conventionnel...

Un miracle s'était bien accompli...

Edith, d'avoir vu Jean prier avec tant d'ardeur, l'apercevait sous un jour nouveau...

Tout ce qu'il lui avait confessé chantait à ses oreilles encore bruissantes des saintes paroles de l'Évangile et des répons de la Sainte Messe...

D'instinct, maintenant, elle venait à Jean l'âme purifiée de tout soupçon...

En trois bonds, la jeune fille gagna son auto...

Elle était vide.

Elle fronça légèrement les sourcils et questionna le chauffeur :

— Comment se fait-il que vous n'avez pas ramené mon père ?...

— Je n'ai point trouvé master Argirh et l'un de ses secrétaires m'a fait savoir que le père de miss était allé à son laboratoire...

— C'est bien...

Miss Edith, d'un bond, sauta dans sa voiture.

Comme elle refermait la portière, un Chinois, d'une soixantaine d'années, tout tremblant, trébuchant, le visage inondé de larmes coula, telle une lave de feu, sur ses joues parcheminées et ravagées par l'angoisse, fendit la foule et, en poussant un cri, un appel désespéré, se cramponna au garde-boue, tomba à genoux, joignit les mains et balbutia, en un très pur anglais, d'une voix douloureuse, laquelle passaient des frissons d'angoisse :

— Ayez pitié du vieillard dont tant de fois déjà vous avez visité le pauvre logis où la mort est venue s'asseoir depuis cette nuit...

Miss Edith se pencha vers le vieux Chinois, et,

Medication Alcaline Pratique

# COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de Sels Vichy-État

2 ou 3 dans un verre d'eau potable donnent instantanément une

## EAU ALCALINE GAZEUSE

2<sup>e</sup> LE FLACON très digestive de 100 — Toutes Pharmacies.

Pour assainir la bouche,  
Raffermer les dents déchaussées,  
Calmer les gencives douloureuses,  
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**  
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

Sauvez vos Cheveux  
PAR LE

# Pétrole HAHN

PRODUIT FRANÇAIS

Gros : F. YBERT, Fils, LYON.

## SAVON TRICAP

SANS RIVAL  
POUR BLANCHIR et ADJOUCER LA PEAU

Montres

*Longines*  
Élégantes et précises.

La RUBRIQUE

# VILLÉGIATURES

que publie chaque année

DURANT LA BELLE SAISON

## EXCELSIOR

Illustré Quotidien

88, Champs-Élysées, PARIS

dans ses Petites Annonces Economiques du Mercredi

au prix très réduit de 2 francs la ligne de 50 lettres ou signes

présente un triple intérêt

1<sup>o</sup> D'indiquer aux lecteurs :  
des châteaux, villas, à  
louer pour l'été, dans  
toutes les régions de la  
France ainsi que des sta-  
tions balnéaires et ther-  
males saluaires, tran-  
quilles et économiques ;

2<sup>o</sup> De mettre rapide-  
ment propriétaires  
et locataires éven-  
tuels en relations  
directes, sans re-  
cherches longues et  
difficiles ;

3<sup>o</sup> De ne nécessiter qu'une  
faible dépense, ample-  
ment recoupée par l'ex-  
cellent rendement de  
cette publicité, démontré  
par le nombre toujours  
croissant de ces annon-  
ces.

Pour tous renseignements, s'adresser :

EXCELSIOR PUBLICITE (Service 88)

88, Champs-Élysées, PARIS



## MARBRERIES GÉNÉRALES

U. GOURDON D'

Bureaux à Paris : 33, rue Poussin  
TEL. AUTEUIL 01-05

Spécialités de Chapelles et Monuments funéraires  
en tous marbres et granits

GRANITS, SYENITES, DIORITES, PORPHYRES  
LABRADORIS A POLI INALTERABLE D'ITALIE  
DE NORVEGE, D'ECOSSE, ETC.

Statues, Sculptures, Bustes et Médallions d'après  
photographies, Plaques commémoratives, Attributs  
militaires, Palmes, Couronnes en marbre et en  
bronze

MARBRERIE DE BATIMENT : CHEMINÉES, ETC.

Maison la mieux organisée pour fournir aux  
meilleures conditions d'exécution et de prix  
et ayant le plus grand choix

REFFERENCES : Plus de 20.000 monuments  
et chapelles posés depuis 20 ans

Les MARBRERIES GÉNÉRALES viennent à  
nouveau acquiescer une des plus impor-  
tantes carrières de granit noir du Bre-  
tagne (anciennes carrières J. Pottier, à  
Brest), carrière ayant un port particulier  
sur la mer et très bien organisée pour  
recevoir, taçonner et expédier les marbres  
et granits d'Italie, d'Écosse, etc.; la main-  
d'œuvre y est encore suffisante

Envoi gratuit de catalogues, d'échan-  
tillons et de projets avec prix réduits  
franco gare ou tout payé partout en  
France

lui tendant sa main fine et nerveuse, l'aïda à se relever.

Elle l'avait reconnu.

C'était un vieux serviteur de son père dont celui-ci avait maintes fois mis de dévouement et la fidélité à l'épreuve.

Chargé d'ans, il s'était retiré dans la campagne d'Argirh-City et y habitait une modeste petite cahute en bois.

Il logeait là en la seule compagnie de sa bru et de l'enfant de celle-ci, son fils ayant été tué dans un accident de machine, un an auparavant.

L'enfant depuis huit jours, était entre la vie et la mort, frappé par une maladie mystérieuse...

Chaque matin, Edith se rendait chez le vieux Fao-Li-Tou et s'asseyait au chevet du petit malade, condamné par tous les médecins et que sa présence semblait salutairement soulager tant il avait de joie à la voir se pencher maternellement sur sa couche misérable au-dessus de laquelle la mort semblait déjà étendre ses voiles funèbres.

Mais Edith attira le Chinois, le fit monter dans son auto et donna l'ordre, à son chauffeur, de la conduire chez Fao-Li-Tou.

Après un quart d'heure de course, la voiture s'arrêta, à deux milles environ d'Argirh-City, devant une misérable demeure entourée d'un jardinnet où croissaient des herbes folles et isolée à l'extrémité d'un petit village d'une trentaine de feux environ...

Cette demeure avait un aspect presque sinistre... D'instinct, en l'apercevant, on se sentait pris d'une indescriptible angoisse.

Cela suait la misère et le crime...

Les gens dalentour décochaient des regards méchants à quiconque se risquait en ces parages des regards méchants et durs comme l'éclair de l'acier d'un poignard...

Ceux qui végétaient là étaient des parias, des vieillards que John Argirh avait pris en pitié et

auxquels il permettait de ne point mourir de faim en leur faisant distribuer de maigres secours...

Miss Edith était sans doute la seule à oser se risquer là pour venir soulager ces infortunés dont elle était la vivante Providence.

À peine son chauffeur eut-il freiné devant la demeure de Fao-Li-Tou que la jeune fille bondit à terre, et, suivie du vieillard, pénétra dans la maisonnette...

Son premier regard fut pour l'enfant, dont le visage était couvert d'un masque de pâleur cadavérique et qui ne donnait plus signe de vie...

Elle courut au berceau, se pencha sur le petit être de douleur et d'agonie...

Il n'était point mort, mais il achevait de vivre...

La mère, prosternée aux pieds d'Edith, baisait dévotement le bas de la robe de celle-ci et ne cessait de supplier :

— Sauvez-le !... Sauvez-le !... C'est ma vie qu'il emporterait avec la sienne, et sa mort causerait celle du vieillard vénéré qui vous tend ses pauvres mains jointes...

Miss Edith courut jusqu'à sa voiture, et, à voix basse, dit au chauffeur :

— Vous allez retourner à Argirh City... et me ramener mon médecin... Ne perdez pas une seconde... Allez... Il faut que vous soyez de retour dans une demi-heure...

Le chauffeur remit son moteur en marche et partit comme un trait.

Miss Edith, elle, revint au chevet de l'enfant, près duquel le vieux Fao-Li-Tou et sa bru pleuraient éperdument...

Quarante minutes à peine s'étaient écoulées depuis le départ du chauffeur lorsque celui-ci, ramenant le docteur Wering, franchit les premières maisons du petit village.

Mais, ces mesures dépassées, il eut un haut-le-corps...

Ayant subitement freiné, il mit sa machine en première vitesse, jeta autour de lui des regards hébétés...

Ayant stoppé, il se dressa derrière son volant, jeta un coup d'œil derrière lui...

Il hegaya :

— Voyons, c'est bien ici, cependant... Je reconnais la route... ces arbres... Oui, oui... ces trois arbres, là-bas, qu'en partant j'ai pris comme point de repère... La demeure du Chinois en était distante de cent mètres à peine...

Le docteur Wering se leva et interrogea :

— Qu'y a-t-il ?... Vous vous êtes égaré ?...

Alors, littéralement stupéfait, le chauffeur balbutia :

— Je ne retrouve plus la maison...

— Comment cela ?... Vous seriez-vous trompé de route ?

— Non... C'est bien ici... Oui, oui, ma tête dans le nœud de la polence, c'est bien ici...

— Peut-être est-ce la première fois que vous venez ici ?

— Oui...

— Alors, questionnez les gens que j'aperçois là-bas !

Le chauffeur sauta à bas de son siège, courut au groupe de Chinois, les questionna...

Ils le dévisagèrent, ne comprenant rien à ce qu'il disait...

Alors, il revint à sa voiture, bouleversé.

— En bien ? questionna le docteur Wering...

— Ces gens sont incapables de me renseigner...

— Vous connaissez le nom du vieux Chinois chez qui miss Argirh s'est fait conduire ?

— Je l'ignore...

— Et vous ne vous êtes pas trompé de route ?

— Non...

— Et vous ne voyez plus la maison ?

(A suivre)

## L'amour de la Patrie et les enfants américains



Les Américains ont pensé que les petits enfants, eux aussi, doivent manifester leur amour de la patrie. Aussi, ont-ils organisé naguère, en plusieurs villes de la grande République, des promenades-parades, où ont paru des babies, dans des voiturettes fleuries, décorées aux couleurs nationales et souvent très symboliques, à en juger par cet attelage où l'on peut voir un redoutable canon d'enfant avec ses munitions.